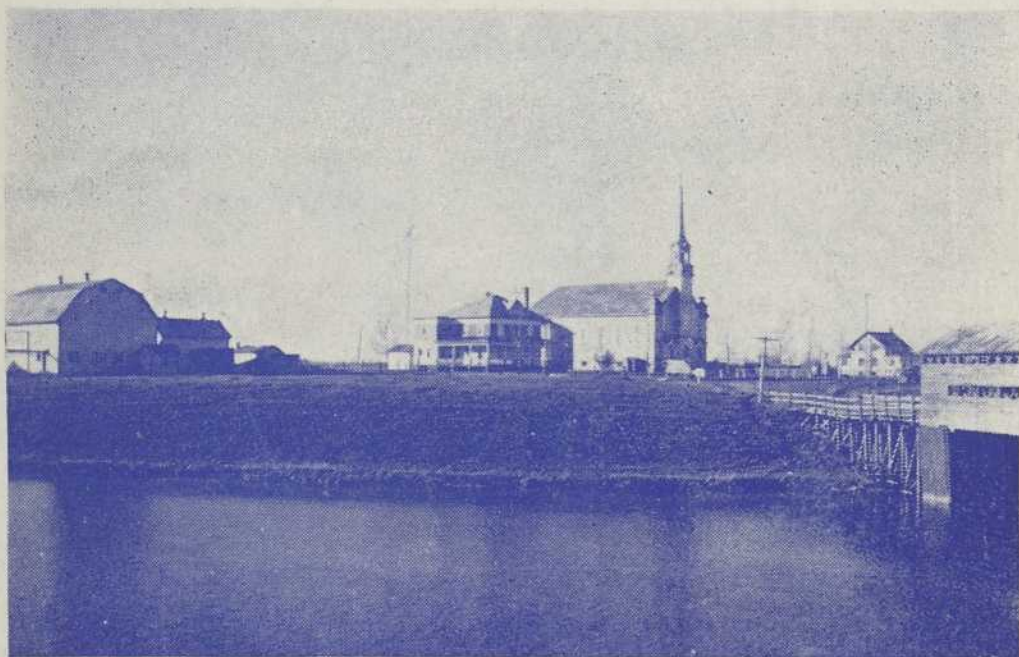


Louis. G. D'Amis

Gérard Ouellet

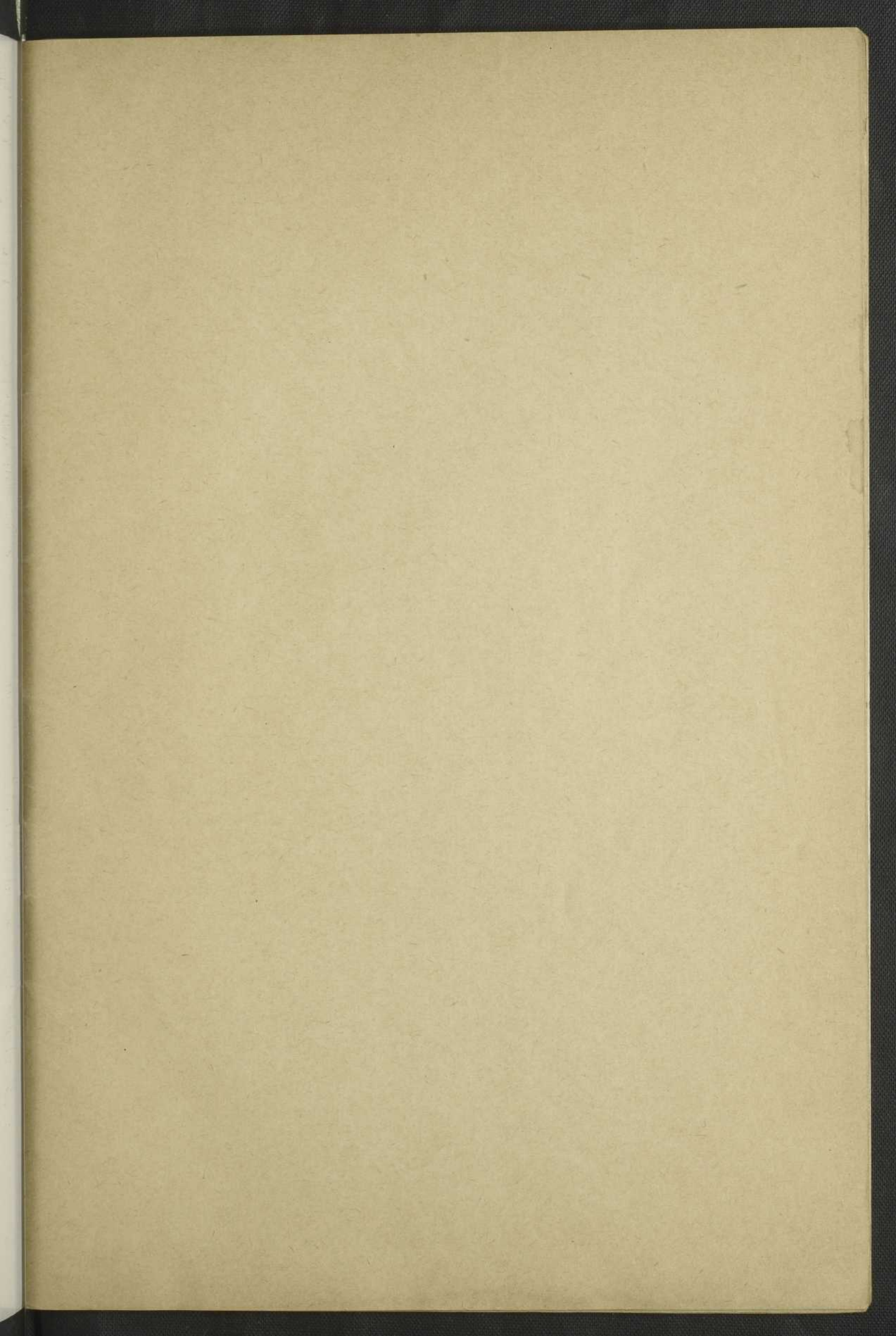
Hier à Palmarolle

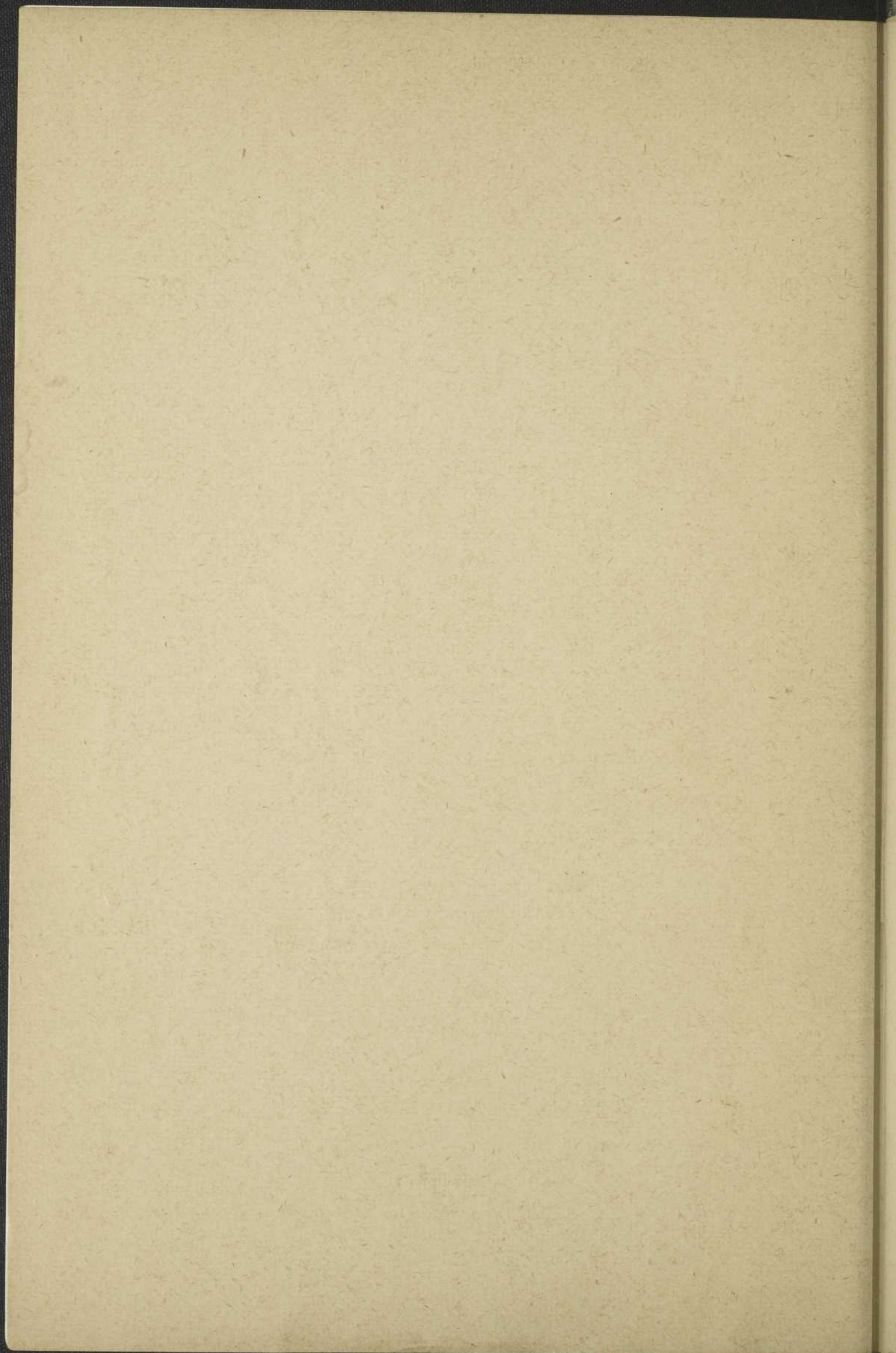
Une histoire merveilleuse



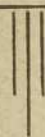
PUBLICATION DU MINISTÈRE DE LA
COLONISATION
QUÉBEC — 1947

10





Gérard Ouellet



Hier à Palmarolle

Une histoire merveilleuse



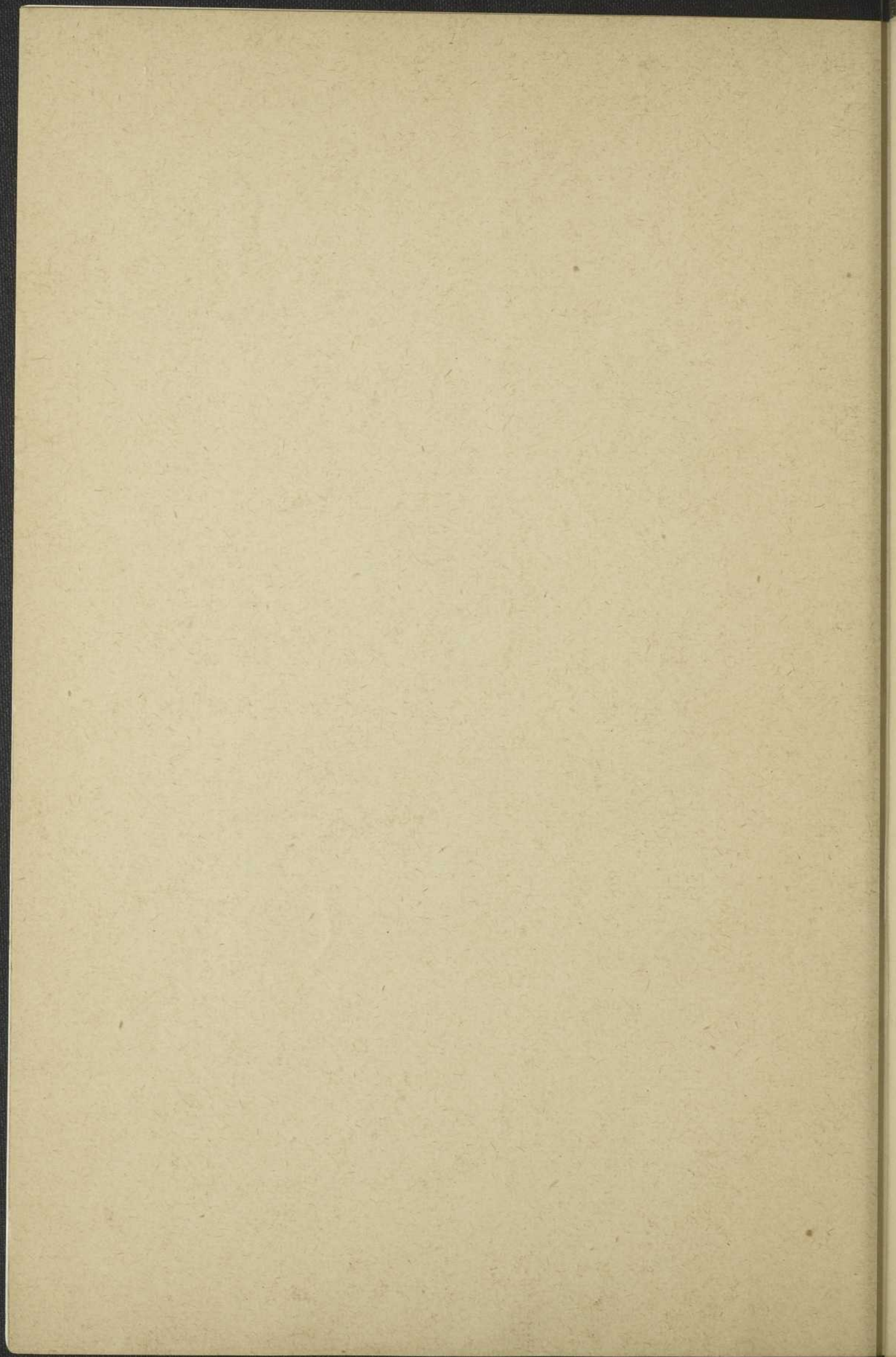
PUBLICATION DU MINISTÈRE DE LA
COLONISATION
QUÉBEC — 1947

OFF
C59A1
093

Le pasteur de Palmarolle



Monsieur le chanoine EPHREM HALDE célèbre le 29 juin 1947 le vingt-cinquième anniversaire de son ordination sacerdotale.



Introduction

Cette brochure se présente tout uniment. Elle n'aspire pas au titre de monographie: elle veut simplement raconter en raccourci une histoire merveilleuse, l'histoire d'un pionnier, d'une paroisse, d'un curé suprêmement attachants.

C'est d'abord l'histoire d'un défricheur qui s'est établi en pays neuf exactement à la mode des ancêtres: sans octroi des pouvoirs publics; avec seulement sa foi et son courage de croyant, sa détermination de chef de famille conscient de ses devoirs, sa hache de travailleur habile. Ce pionnier connu par surcroît, il convient de l'ajouter pourtant, l'incomparable bienfait d'une femme dépareillée.

Ce petit livre dira aussi l'histoire d'une paroisse agricole qui n'existait pas il y a trente ans mais qui, par le seul vouloir-vivre de ses habitants, s'est acquis dans la province un rang dont s'enorgueilliraient maintes paroisses beaucoup plus anciennes qu'elle.

Cette brochure va retracer du même coup la vie admirable d'un prêtre bâtisseur de pays. Le pasteur qui en est la figure maîtresse n'a pas été seulement le curé-fondateur de Palmarolle: il en a été l'inspiration, il en a été l'architecte, il en a été l'âme dirigeante; il en a été et il en reste le père.

Ce pionnier, cette paroisse, ce pasteur, on nous permettra de les offrir en modèles à tous les aspirants colonisateurs.

Nous nous croyons justifié de qualifier de merveilleuse l'histoire de Palmarolle puisqu'il s'agit, non pas d'un territoire qui a été défriché à coups d'interventions des pouvoirs publics, mais d'une paroisse qui, selon le mot d'un missionnaire, s'est colonisée elle-même.

Nous avons voulu faire de ce travail un hommage à la vaillante population de Palmarolle, sans doute, mais nous l'avons voulu davantage un encouragement, sinon une leçon, à tous les défricheurs actuels et aux milliers de nos compatriotes qui marcheront sur leurs traces. Si les pionniers de ce modèle de paroisse abitibienne ont réussi à ce point sans guère d'aide des gouvernements, ne pouvons-nous pas escompter que les colons d'aujourd'hui, et ceux de demain, grâce au généreux concours que leur apporte maintenant l'Etat, ont toutes les chances de succès, à condition encore d'être sur des lots le moins proprement propres à la culture. Cette condition essentielle a pu faire défaut dans le passé — encore que ce ne fût pas le cas à Notre-Dame — mais nous croyons pouvoir affirmer que l'erreur ne se répétera plus à cause des précautions que prennent nos dirigeants pour assurer, par tous les moyens humainement possibles, la sécurité des conquérants du sol québécois.

Cette brochure retrace donc l'histoire de Notre-Dame de la Merci de Palmarolle. L'auteur tient cependant à proclamer que son mérite est mince dans cette publication puisqu'il a utilisé largement les notes très précises — les idées même, souvent, — de M. le chanoine Ephrem Halde. Au chapitre que dans l'un de ses ouvrages il consacre à ce prêtre abitibien, Ernest Laforce écrit: « Ces curés de paroisses, bâtisseurs de leur pays, conducteurs d'hommes, sont des économistes dont il vaut la peine de prendre les conseils. » Le lecteur se rendra rapidement compte que ce jugement s'applique rigoureusement dans le cas de l'abbé Halde.

Puisse ce modeste travail répondre au vœu de l'autorité qui l'a suggéré: faire naître là où elle n'existerait pas encore la mystique de la colonisation authentique!

GÉRARD OUELLET

Québec, mars 1947.



Du colon au cultivateur prospère

Par une claire matinée de mi-septembre, alors que le soleil rend plus prononcé, au milieu des résineux, le jaune des trembles dorés par les gelées de la fin d'été, un chaland, chargé à plein bord, descend paresseusement la rivière La Sarre, naguère encore la « White Fish », du nom du poisson qui y foisonne. Xavier Couillard, fils d'un pionnier de Palmarolle, est à la gouverne de son transport. Il a le visage épanoui, le nautonier, car il conduit une nouvelle famille dans son canton; elle s'ajoutera aux trois ou quatre qui y vivent déjà.

On est peu loquace à bord pourtant: le bruit plus ou moins régulier du moteur est à peu près seul à rompre le silence de la grande nature dans laquelle, à chaque seconde, la barque enfonce un peu davantage ses cinq occupants.

A la poupe, à côté du batelier, se tient, droit comme un I, un grand gaillard à l'air résolu et dans la force de l'âge. Au fait, il n'est pas inconnu dans la région, celui-là: il y rôde depuis une quinzaine déjà. L'on a appris ainsi qu'il a quitté sa paroisse de Ste-Germaine de Dorchester avec l'intention de s'établir dans le canton Palmarolle nouvellement ouvert. L'homme est sérieux car il a acheté deux lots; et voici que s'amènent quelques-uns de ses enfants avec ses biens meubles.

Tout près de lui, chaudement vêtue, car l'air est « frisquet », assise sur un coffre, une jeune fille a les yeux rivés sur le sillage peu prononcé que le chaland laisse traîner derrière lui. Elle a un peu le vague à l'âme, la jeune fille, mais ses yeux bleus dénotent une âme énergique.

Le batelier aussi se prend à rêver. Il regarde à la dérobée la voyageuse. Mais à quoi rêve-t-il au juste? C'est que les « créatures » n'abondent pas au canton Palmarolle: un jour prochain, celle-là pensera à se marier...

A la proue, deux jeunes gens qui se ressemblent comme deux frères jumeaux se tiennent assis côte à côte. Pas de doute: ceux-là aussi sont les enfants de l'homme voisin du nautonier.

Celui qui aujourd'hui connaît quelque peu l'histoire de l'Abitibi, et de Palmarolle en particulier, a tôt reconnu dans les nouveaux venus la famille de Damase Bégin, ce colon qui en 1921 s'établissait dans la future paroisse de Notre-Dame et qui, un quart de siècle plus tard, sera le seul survivant des tout-débuts à y cultiver la terre: les autres seront ou morts ou partis ailleurs, tandis que certains se seront employés à d'autres tâches, tel "Héras" Richard qui a toujours exploité une scierie.

C'est à la fin d'août que l'on a vu pour la première fois Damase Bégin dans l'ouest abitibien. Il arrivait alors de Hearst où, sur le conseil du missionnaire-abbé Philibert Grondin, il s'était rendu avec l'intention de s'établir. L'aspirant-colon s'était trouvé dépaysé dans l'Ontario-Nord et n'y avait pas découvert d'ailleurs ce qu'il désirait; pas plus que ne l'avait satisfait la visite qu'il avait faite précédemment dans la région gaspésienne de Ste-Anne des Monts. Dans son voyage à Hearst notre homme était accompagné de huit coparoissiens de Dorchester. Tous rebroussèrent chemin. Seul, Damase Bégin, à la suite d'une conversation dans les chars avec un compagnon de banquette, résolut de piquer une pointe en Abitibi. Bien lui en prit: il trouva dans Palmarolle de quoi réaliser ses rêves de défricheur.



*M. DAMASE BÉGIN et Mme BÉGIN (Marie-Anne Turmel)
au programme du « Réveil Rural » en 1946.*

Comme il fait avec quelques-uns de ses enfants par cette mi-septembre, M. Bégin a alors descendu la rivière La Sarre, franchi une partie du lac Abitibi puis remonté la rivière Dagenais. A environ quatre milles de la gueule de ce cours d'eau, il a trouvé les lots qui lui conviennent pour lui-même et pour les fils qu'il aura à établir plus tard. Le nouveau venu a tôt fait de décider. Ses deux lots achetés, il revient à Ste-Germaine et fait part à sa femme

de ses faits et gestes. Marie-Anne Turmel est courageuse: il ne lui vient même pas à l'idée de tenter de dissuader son homme. D'ailleurs, à la tête d'une famille de douze enfants, dont seuls les deux aînés sont établis, on n'a pas le choix.

Le couple décide de vendre dans la semaine même tout ce dont il n'aura pas besoin ou ce qu'il est impossible de songer à transporter en pays neuf. L'encan fait, il restera tout de même, en plus du cheval, assez de mobilier et d'instruments aratoires pour remplir un wagon.

Quelques jours plus tard, Damase Bégin regagne l'Abitibi. Il est convenu qu'Elphège, Émilien et Flora monteront ensemble à bord des chars tandis que Florent accompagnera le « ménage ». Quant à madame Bégin, elle suivra un peu plus tard avec les autres enfants, sauf les deux aînés, qui sont établis à Sainte-Germaine, et Fernande, la cadette qui reste chez sa sœur Laura pour fréquenter le couvent. La mère amènera donc avec elle Albéric, Josaphat, Gérard, Jean-Marie et Marie-Louis. C'est le 4 octobre qu'elle dira adieu à la paroisse natale pour rejoindre les autres membres de sa famille en Abitibi. Cette femme est courageuse, nous le répétons. Elle aura le cœur gros au moment de tourner le dos à Sainte-Germaine, mais elle saura refouler ses sentiments pour ne songer qu'à l'avenir des siens. Aussi, plusieurs années après les événements de 1921, l'un de ses fils pourra dire: « Je ne sais pas si ma mère s'est annuyée en Abitibi: elle ne l'a jamais laissé voir. »

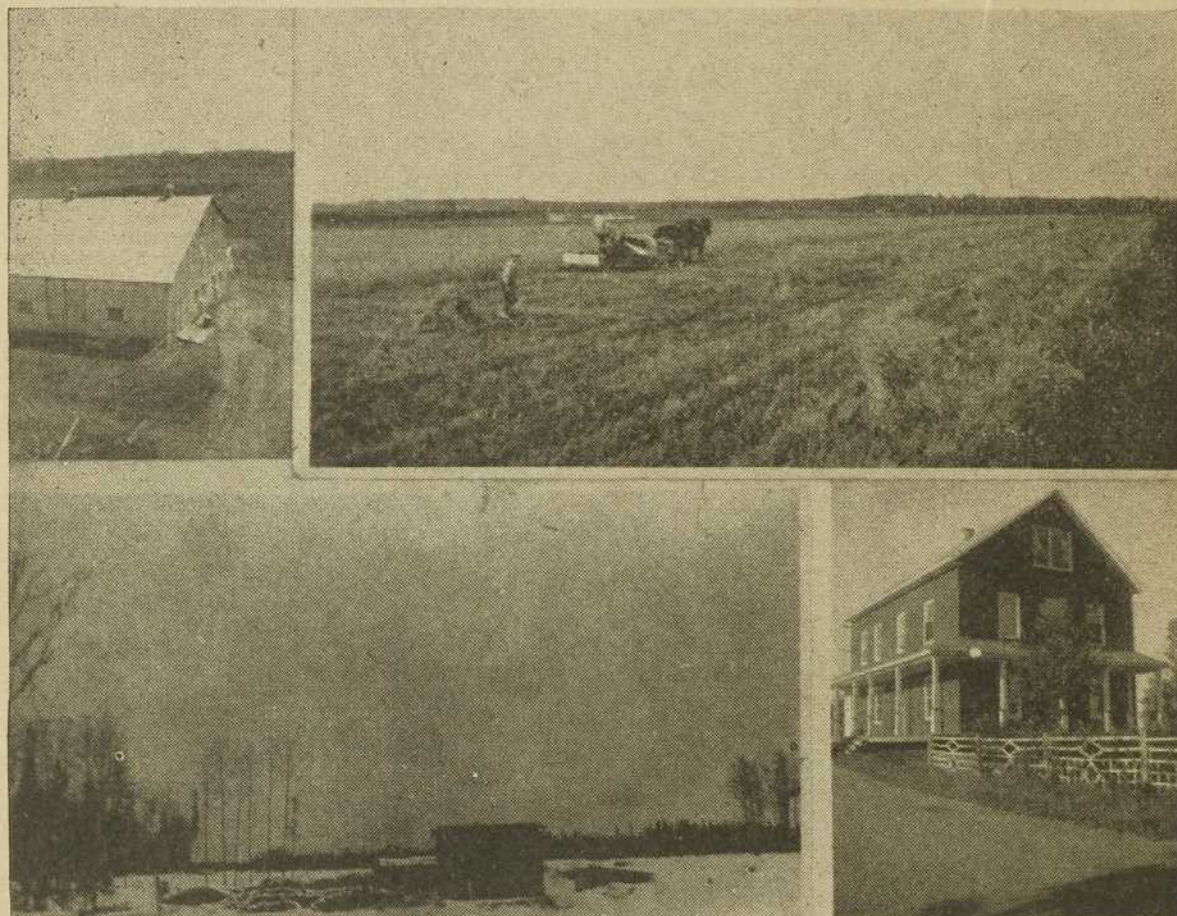
Revenu à Palmarolle, M. Bégin s'installe provisoirement chez Guimont Roy, le premier défricheur du canton, achète tout le bois nécessaire pour se bâtir de maison et se met résolument à la tâche sur ses lots, en attendant le premier contingent de ses enfants.

Le char de « ménage » met neuf jours à monter. Florent, qui y a pris place, trouve le chemin long car le cheval est le seul autre être vivant à bord. Pendant ce temps-là le premier groupe est arrivé à La Sarre, où le chef de famille l'a rejoint; on y prend pension pour quelques jours. Quand Florent s'amène enfin, les effets sont chargés dans le chaland de Xavier Couillard, et en route pour Palmarolle! Damase Bégin en sera quitte pour déboursier \$25 aux mains du batelier. On a 18 milles à faire par eau. Elphège, qui monte à dos de cheval, n'aura que 10 milles à parcourir, mais la tâche ne sera pas précisément facile, surtout dans la dernière partie du trajet alors que le cheval devra suivre le sentier qui tient lieu de chemin.

Le voyage par eau, de La Sarre aux lots de Damase Bégin, prend la majeure partie de la journée. La première nuit, les arrivants la passent chez Guimont Roy. Tous sont fourbus, on le conçoit. Aussi un sommeil de plomb ne tarde pas à avoir

raison des larmes que voudrait faire couler abondantes chez quelques-uns la véritable première nuit en pays neuf. Le lendemain, on est tôt à la besogne pour transborder dans le camp en bois rond la cargaison du chaland. Ce geste scelle définitivement la prise de possession du sol abitibien par la famille Bégin.

Mais si nous laissons ici Elphège, fils du pionnier, raconter les débuts à Palmarolle.



Dès son arrivée à Palmarolle en 1921, M. DAMASE BÉGIN se bâtit la maison que l'on voit en bas, à gauche. A droite son foyer actuel. Dans les photos supérieures la grange et une partie de la terre de M. Bégin.

« Dès les premiers jours, dit-il, mon père se met en frais de construire une maison de planches de 24 par 24 pieds à deux étages, sur le bord même de la rivière Dagenais à cause du danger de feu. C'est logeable mais ça ne se compare pas avec la nouvelle habitation que nous aurons dès 1924. Pour l'érection de son premier foyer mon père a le concours de Jean Bizier, habile menuisier, plus tard (aujourd'hui encore) propriétaire d'une fabrique de portes et châssis dans le village de Palmarolle. »

« A notre arrivée dans le canton, continue Elphège Bégin, c'est partout la forêt; nous ne comptons même pas une demi-acre

de défrichement sur le lot où se trouvent le camp et l'écurie. Le premier hiver, Florent et moi, nous bûchons pour un oncle, dans le haut de la rivière Dagenais. Rien ne se vend: la Cie Abitibi n'achète pas de bois cet hiver-là. Au printemps nous réussissons pourtant à vendre à La Sarre de la « pitoune » qu'il nous faut descendre par chaland. Vers le même temps nous coupons du tremble aux alentours de la maison en vue des abatis de l'été. Au printemps de 1922 encore commence l'arrachage des arbres dans le tracé du chemin du village de Palmarolle.»

Et notre interlocuteur de raconter que trois frères Bégin travaillent à cette entreprise gouvernementale; ils reçoivent \$2.25 par jour, gages à même lesquels ils payent leur pension, même les jours où le mauvais temps les force de chômer. Les travaux durent jusqu'à l'automne. Il s'agit d'arracher les arbres, creuser les fossés et remplir les coulées. N'allons pas croire toutefois que le chemin est dès lors carrossable: il faudra attendre quelques années encore.

Pendant que se déblaie la route, le père Bégin et ses fils plus jeunes travaillent d'arrache-pied sur les lots 19, 22 et 23 achetés du gouvernement à \$60 chacun et sur les lots 20 et 21 acquis de Louis Ayotte, de La Sarre, au coût de \$100 chacun, ceux-là. Le nouveau colon n'a pas tardé à agrandir son domaine. Le premier labour se fait dans le brûlé, dès l'automne 1922: dix acres; l'été suivant on y récolte de l'avoine de cinq à cinq pieds et demi. Est-il besoin de dire que le premier labour a été ardu dans la terre glaise dont le feu avait détruit l'humus. Il n'est pas question de primes gouvernementales alors (elles commenceront en 1923 et seront peu élevées au début); les billets de chemin de fer à prix réduit pour sa famille, son mobilier et son roulant constituent la seule faveur dont bénéficie le colon.

Causons maintenant avec M. Damase Bégin lui-même. Le pionnier de Palmarolle a blanchi depuis 1921, mais il est resté droit. C'est un homme solide qui fait toujours sa grosse journée d'ouvrage et qui n'a d'émule que sa valeureuse compagne. Nous le rencontrons chez sa fille Flora, femme de M. Arthur Lapointe. En dépit du froid vif de ce début de février, il s'est rendu à La Sarre après dîner et reste au village pour l'assemblée que tiendront le soir les sociétaires de la beurrerie coopérative.

— Vous ne regrettez pas votre coup? lui demandons-nous.

— Ah! non, fait l'ancien colon.

— Moi non plus, reprend vivement sa fille qui vaque au soin du ménage dans la vaste cuisine de sa confortable maison neuve. Et M. Bégin de continuer: « Je calcule que je n'aurais jamais fait aussi bien en bas. La terre est ici meilleure et nous ne butons pas sur les roches. J'avoue cependant qu'il fallait en avoir envie pour s'établir ici quand j'y suis venu. Dans les débuts je vécus avec l'argent que j'avais emprunté. Il n'y avait pas à en sortir: le bois ne se vendait point ».

Certes M. Bégin n'a pas à regretter son coup. Dès qu'il y eut un marché pour le bois, le nouveau colon se tira d'affaire. Tout en accordant le soin voulu à la mise en culture de ses lots, il ne négligea aucun moyen de s'assurer d'autres sources de revenus. C'est ainsi que pendant un temps il eut sa propre embarcation pour transporter ses effets de La Sarre à Palmarolle et vice-versa; à l'occasion il prenait aussi des passagers. Son frère, Joseph, exploita pendant quelques années une entreprise similaire, jusqu'à ce que la route permît le voiturage par camion.

M. Bégin est aujourd'hui un cultivateur accompli. Lauréat de la médaille d'argent du Mérite agricole depuis 1929, il possède une ferme que lui envieraient maints résidants de nos vieilles paroisses. Son troupeau de vingt-trois bêtes à cornes lui donne un gros rendement. Ses produits, il les vend dans les centres miniers, par l'entremise de la beurrerie coopérative dont il est un pilier.

Le pionnier de 1921 est maintenant engagé dans une heureuse vieillesse sur le bien où son fils cadet, Marie-Louis, continue la lignée du défricheur. En face de chez lui, son autre fils, Émilien, réussit bien sur la terre tout en ayant beaucoup de fers au feu. Et Mme Arthur Lapointe, fille de M. Bégin, dirige de son côté, avec son mari, une exploitation agricole prospère, en plus d'être un exemple aux fermières de sa région. La vie de cette femme courageuse vaudrait aussi d'être publiée.

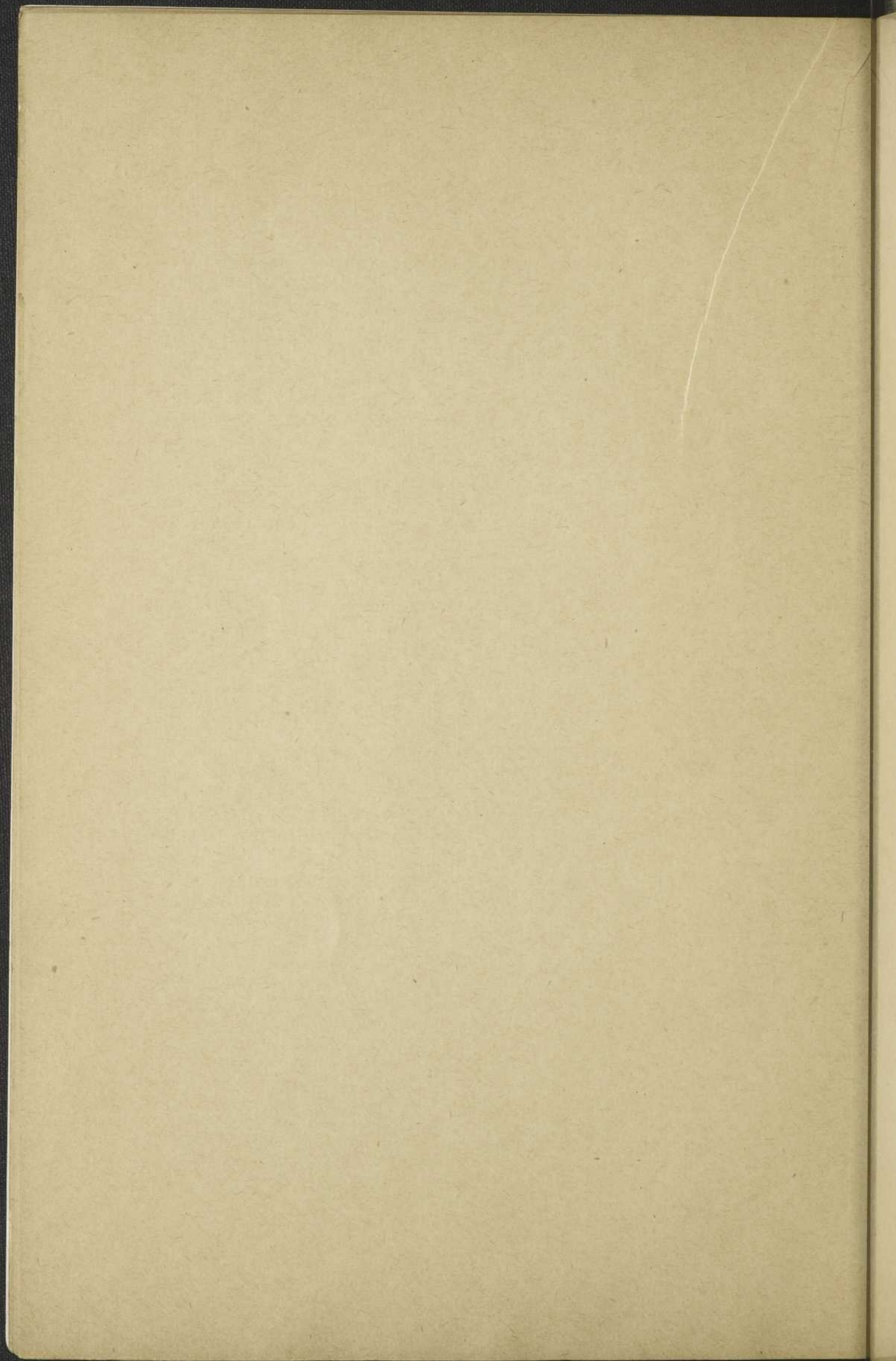
Et voilà brièvement racontée, l'histoire de Damase Bégin, ce colon authentique qui, s'il l'eût voulu, eût été maire de sa municipalité, mais qui se contenta d'être marguillier de sa paroisse et le premier président de la commission scolaire. Cet homme-là, nous y insistons, apportait en Abitibi, comme richesse, son courage, ses bras vigoureux et une famille nombreuse. Les malheurs purent s'abattre sur lui, ainsi quand, à un an d'intervalle, il perdit deux fils dans la fleur de l'âge, mais les malheurs ne l'abattirent pas et il eut des compensations. Chef d'une belle famille canadienne-française, cet ancien défricheur avait, en août 1944, la consolation de voir son fils aîné chargé par l'honorable Maurice Duplessis, de la tâche de diriger les destinées de l'établissement en pays neufs. En février 1947, Elphège, un autre de ses fils, était élu maire de sa municipalité du Cap-Rouge.

Mais le titre auquel Damase Bégin tient davantage, croyons-nous, c'est encore d'avoir été le premier colon de Palmarolle à se classer comme véritable cultivateur. La terre a rendu au centuple l'attachement que lui a porté ce terrien qui, à 43 ans et père de douze enfants, n'a pas craint de quitter un milieu auquel le rattachaient toutes les fibres de son être pour s'enfoncer en pays neuf et lointain, où la saison d'été est courte, sans doute, mais où, par

contre, suivant l'expression même des pionniers, il fait bon pour « un gars d'en bas » de piquer sa hache dans le sol sans qu'elle en ressorte le taillant ébrèché.

Mais l'histoire de la paroisse elle-même de Notre-Dame de Palmarolle n'est pas moins attachante que celle de ce fondateur. Le fait que nous avons pris celui-là comme type n'enlève rien au mérite de ses coparoissiens. Ces vaillants, venus de Dorchester, L'Islet, Bellechasse et Frontenac, pour la plupart, furent à la hauteur de la noble tâche qu'ils avaient librement assumée.





Les débuts d'une épopée

L'année 1921 fera époque dans le canton Palmarolle. Les résidants y sont encore peu nombreux, il est vrai, mais l'autorité religieuse prévoit déjà le jour où il faudra doter ce noyau d'une organisation paroissiale régulière. Aussi, le 24 septembre 1931, grande animation sur ce coin de terre abitibienne: Mgr Latulipe y vient planter et bénir la croix qui marquera le site approximatif de la première chapelle. Arrivé nécessairement par eau, l'évêque est accompagné de l'abbé Ernest Lalonde, curé de La Sarre, des religieuses de l'Assomption et de quelques autres résidants de la paroisse-mère, dont Léonide Boisvert, Félix Brousseau et J.-P. Vallée. L'absence de chemin fait que l'on érige la croix à proximité de la rivière, à environ deux cents pieds au sud de l'emplacement où l'église se dressera en fait. Sur le site même de la croix symbolique s'élèvera plus tard la grange de la Fabrique.

Toute la population assiste à la cérémonie, on l'imagine bien, car personne ne voudrait manquer cet événement historique. Sont là donc, en plus des visiteurs: le célibataire Guimont Roy, le premier défricheur, celui qui commença à l'été de 1916 la construction de son camp sur la partie nord du lot 24 du rang VII; la famille Clodomir Saint-James qui, venue de Notre-Dame des Bois de Compton, s'établissait le 20 mai 1918, sur la partie sud du lot 25 du rang VII; Édouard Lemoine, célibataire comme Roy et comme lui venu de La Sarre — il a débuté à l'automne de 1918 sur la partie nord du lot 25 du rang VII. Sont là encore les familles d'Héras Richard et de Joseph Couillard, toutes deux originaires de Saint-Marcel de L'Islet et arrivées, la première en septembre 1920, la seconde en mai 1921. Également les quelques membres de la famille Bégin sur les lieux depuis quelques jours seulement et la famille Robert Pelletier père. Sont là enfin: Ernest Scott, Joseph et Phil. Pelletier, Wenceslas Pelletier, Ernest et Paul Fortier, A. Couillard et Polycarpe Pelletier.

Elle est simple, mais combien émouvante cette cérémonie qui se déroule en pleine forêt par cet après-midi de septembre! Elle indique qu'à Palmarolle, comme dans le reste du pays de Québec, des Canadiens naîtront, grandiront et mourront sous le signe du Christ Rédempteur. Les cœurs débordent de joie: ces défricheurs connaîtront dans un avenir prochain la vie religieuse et sociale à laquelle ils ont tourné temporairement le dos en disant adieu à la paroisse d'origine.

La cérémonie prend une autre signification du fait qu'elle se déroule en la fête de Notre-Dame de la Merci. Mgr Louis Rhé-

aume, o.m.i., ne l'oubliera pas quand, en 1926, il érigea canoniquement la nouvelle paroisse: il lui donnera le vocable de la mère des miséricordes.

La bénédiction de la croix terminée, l'embarcation qui a amené les visiteurs remonte encore un peu la rivière Dagenais, jusqu'à la scierie d'Héras Richard. Là, sans trop de cérémonies, Mgr Latulipe déguste les succulentes fèves au lard dont il raffole. Les autres invités en font autant.



Quelques pionniers de Palmarolle autour de la croix que Mgr LATULIPE plantait le 24 septembre 1921 pour marquer le site approximatif de la future église.

Quand Damase Bégin s'établit en Abitibi, des colons l'ont précédé au canton Palmarolle. C.-E. Lemoine avait commencé en 1911 l'arpentage de ce territoire et Fernand Fafard, de L'Islet, avait poursuivi le travail en 1919. Édouard Lemoine, dont on a vu précédemment le nom parmi les pionniers, est le frère de l'arpenteur du même nom. Damase Bégin connaît la terre car il l'a cultivée à Sainte-Germaine de Dorchester. Aussi dès à sa première visite sur les rives de la Dagenais il constate que son informateur ne l'a point trompé en lui disant qu'il trouverait là du très bon terrain. Il faut dire aussi que le secteur choisi par les premiers colons est au cœur du canton Palmarolle, au sein de la zone argileuse qui coupe le lit de l'ancien lac postglaciaire Ojibway. Le sol y est formé d'argile, de limon et de sable (ce dernier, en petite quantité) provenant des dépôts de l'ancienne nappe d'eau. Ici et là s'étendent des affleurements rocheux qui formaient les îles du lac

depuis longtemps disparu; un de ces affleurements traverse précisément le fronteau à l'est de la propriété Bégin. On trouve aussi quelques lots de savane dans le nord-est du canton. Le territoire de Palmarolle est donc presque totalement arable. Nulle part, en tout cas, cette infinité de roches à fleur de terre, qui surgissent comme par magie au passage de la charrue et requièrent tant de travail pour en nettoyer un champ.

L'on observe aujourd'hui que certains sols du canton sont difficiles à drainer. C'est le résultat du barrage du lac Abitibi à Iroquois Falls, mais il ne semble pas que l'on va faire sauter prochainement cette digue, geste qui pourtant mettrait fin au cauchemar de maints cultivateurs et colons de l'Abitibi et du Témiscamingue.

Damase Bégin est familier aussi avec la rivière Dagenais qu'il a suivie en partie à sa première visite. Il ne tardera pas à apprendre que la rivière La Sarre traverse partiellement l'ouest du canton et que ce dernier est serpenté par d'autres cours d'eau moins considérables qui se déversent aussi dans le lac Abitibi: les rivières Cachée, Ménard et Lemoine. Pour sa part ce pionnier ignore les caractéristiques géologiques de son nouvel habitat et les termes techniques qui le décrivent, mais il sait qu'il est sur un sol riche: ça lui suffit. Sur ce point-là il en sait d'ailleurs presque autant que le ministère des Terres et Forêts du temps car celui-ci n'a guère fait de classification dans le canton.

De Damase Bégin on ne peut davantage exiger qu'il soit au fait que son canton porte le nom du commandant du régiment de La Sarre, une unité de l'armée de Montcalm. Il lui importe seulement de savoir pour l'instant que ses lots, qui sont tous avantageux, sont dans les rangs VI et VII et que Palmarolle est borné au nord par le canton La Sarre, à l'est par le canton Poularies, au sud par le canton Duparquet et à l'ouest par le lac Abitibi et le canton Roquemaure.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour constater que Palmarolle n'est pas plus au nord que le Lac Saint-Jean. Toutefois, la période de végétation y est plus courte que dans la seconde région; elle y est par contre plus rapide à cause de la plus longue insolation quotidienne. L'égouttement approprié, joint au déboisement, corrigera cet inconvénient de la brièveté de la saison d'été. D'ici là il s'agit d'utiliser les variétés de semences hâtives.

Quand les premiers colons s'installent dans Palmarolle, le grand inconvénient, c'est l'absence totale de chemins. Il faudra, nous l'avons vu, quelques années encore pour que la future paroisse soit accessible par une bonne route gravelée.

Il va de soi que dans les débuts le canton Palmarolle n'est pas desservi régulièrement au point de vue religieux. L'abbé Ernest Lalonde, de La Sarre, est chargé de la desserte; il le sera jusqu'à l'arrivée du premier curé.

La bénédiction de la croix, en septembre 1921, n'a cependant pas marqué les débuts de la vie religieuse à Palmarolle. Quelques mois plus tôt, en effet, le curé de La Sarre y célébrait pour la première fois l'office divin. C'était en mars, dans le camp en bois rond d'Héras Richard sur le lot 33 du rang VII. Cette première messe permettait aux résidants de mieux accomplir leur devoir pascal. A cause de la saison, toutefois, l'assistance était maigre: en plus des enfants on n'y comptait guère qu'une couple d'adultes: Mme Richard et Robert Pelletier père. Ce camp est aujourd'hui disparu, mais M. le curé Halde projette d'ériger sur son emplacement une plaque commémorative. L'idée est heureuse. Ces souvenirs des débuts attachent plus profondément les habitants à la paroisse.

L'année 1921 à Palmarolle a été marquée par un autre événement d'importance, la naissance du premier enfant. Simonne-Gemma, fille d'Héras Richard et d'Olivine Ouellet, a en effet vu le jour le 11 mai. Le vicaire Baillargeon ne la baptise cependant que le 21 du mois suivant, à La Sarre. Joseph Couillard et Laurence Pelletier sont parrain et marraine. Le bébé vit peu car on l'enterre le 18 août, à La Sarre. Il est décédé la veille. Ainsi donc s'ouvre une ère nouvelle pour le canton: à l'apport des nouvelles recrues s'ajoutera l'accroissement naturel de la population. Puissant motif d'espoir pour les pionniers!

D'autres nouveaux-nés enrichiront bientôt le territoire. Le second autochtone sera un autre enfant d'Héras Richard, Jeanne-Fernande, qui naîtra le 10 août 1922; M. l'abbé Ephrem Halde, nouveau vicaire, la baptisera sous condition à la Sarre quatre jours plus tard. Nous aurons l'occasion de reparler de cette enfant et du vicaire Halde. Ce dernier baptisera également, mais à Palmarolle cette fois, le troisième produit du canton: Marie-Laurence-Ezilda, fille aînée de Guimont Roy qui a épousé Eva Couillard l'année précédente. Né le 16 juin 1923, le bébé est baptisé le lendemain; Joseph Couillard et Laurence Pelletier, ses grands-parents, sont dans les honneurs.

Tous les actes de baptêmes, mariages et sépultures de la période des débuts sont conservés à Saint-André de La Sarre. Le Père Evain, o.m.i., préposé à la mission sauvage du lac Abitibi qu'il desservira pendant trente-quatre ans (1899 à 1933), aura l'honneur d'inscrire le premier acte conservé aux registres même de Palmarolle. C'est l'acte de baptême de Joseph-Hector Noël, fils de Marcel Noël et d'Emma Deraspe, qui naît le 28 avril 1926 et reçoit l'onction sainte le 27 juin suivant. Philippe Tremblay et Malvina Blackburn, sa femme, sont parrain et marraine. Grand chasseur devant l'Éternel, Noël bat les rives de la Dagenais et accomplit ses devoirs religieux à l'occasion de la mission du Père Evain, français d'origine qui est adoré des naturels du pays.

A propos du Père Evain, il est bon de faire observer que durant les premières années, les résidants de Palmarolle vont, les dimanches de juin et juillet, quand le temps le permet, à la mission sauvage que dessert ce religieux. Cette pratique restera même longtemps une tradition pour plusieurs. De même, le curé de Palmarolle, qui sera le prêtre le plus rapproché du poste, sera appelé à porter les secours de la religion aux Indiens restés sur place après le départ du missionnaire. Cette desserte dure quelque semaines, jusqu'à la fin de l'année scolaire qui s'étend de juillet à septembre, ou pour permettre de secourir les malades et vieillards qui ne peuvent accompagner leurs frères dans leur territoire de chasse et de pêche.



Le Père ISIDORE ÉVAIN, o.m.i., qui desservit pendant 34 ans la mission indienne du lac Abitibi, et quelques-unes de ses ouailles.

Il nous faut revenir en arrière car 1922 aussi a apporté son cortège d'événements qui sortent de l'ordinaire à Palmarolle. Trois messes sont célébrées dans le canton cette année-là: la première en janvier, la deuxième en avril et la troisième le 4 juillet. Le curé Lalonde utilise à cette fin — et il en sera de même l'année suivante — la maison de planches de Joseph Couillard, sur la partie sud du lot 24 du rang VII, sur le bord même de la Dagenais. Cette maison sera la proie des flammes quelques années plus tard.

On ne s'étonne pas que les pionniers portent un intérêt tout particulier au troisième de ces offices religieux car il coïncide avec le premier mariage à Palmarolle. Guimont Roy, le premier colon,

unit en effet sa destinée à Eva, fille de Joseph Couillard, autre pionnier. Ce dernier est naturellement témoin tandis que Damase Bégin accompagne la mariée. Émilien Bégin fait de son côté office de servant de messe. Xavier Couillard et Flora Bégin sont garçon et fille d'honneur. Il va sans dire que pour cette cérémonie aussi toute la colonie est présente et que cette première noce donne lieu à des réjouissances, tout comme l'on ferait dans une paroisse d'en bas.

Il faudra attendre le 22 avril 1924 pour que se répète la même cérémonie. Cette fois cependant elle sera double car Napoléon Fortier et Ezelphide Pomerleau d'une part et Antonio Pomerleau et Clarina Vachon d'autre part se marient à la même messe. Le mariage suivant survient le 13 janvier 1925. Cette fois c'est Gabriel Normand qui se donne pour compagne la fille de Cyrille Gagnon. Mentionnons encore Arthur Lapointe et Flora Bégin qui s'épousent le 24 août 1925.

De 1921 à 1926, année où s'amène le curé résidant, on change souvent de local pour la célébration de l'office divin. C'est ainsi que l'on utilise successivement le camp d'Héras Richard dont nous avons parlé, la maison de Joseph Couillard, le domicile de Félix Brousseau qui existe encore sur la partie nord du lot 27 du rang VI, le pont de la rivière Dagenais dans le village, la maison d'Amédée Bernier, dans le village également, puis la chapelle-école qui précédera l'église actuelle. Les paroissiens de Palmarolle conservent un souvenir ému des messes basses dites en ces endroits: elles rappellent combien ont été humbles les débuts mais combien rapides se sont fait sentir les progrès.

Lorsque nous avons parlé des premières naissances à Palmarolle nous avons mentionné l'intervention de l'abbé Halde. Arrêtons-nous maintenant à ce prêtre qui sera la providence de ce territoire de colonisation.



Le bon Dieu sous ses étoiles . . .

Vers minuit, le dimanche 13 août 1922, le nouveau vicaire de La Sarre, qui remplace le curé Lalonde parti pour Haileybury à sa retraite annuelle, est réveillé subitement par des coups répétés à la porte du presbytère. L'abbé Ephrem Halde vient répondre. L'homme qui est là se présente comme le batelier Xavier Couillard, du canton Palmarolle. Il dit comme ça: « M. l'abbé, je m'en viens chercher le prêtre pour la femme d'Héras Richard de par chez nous. On craint qu'elle n'en ait guère pour longtemps. C'est de valeur car elle va laisser des orphelins, dont un enfant de trois jours. » « C'est bien », fait le ministre de Dieu sans poser une question, « attendez-moi, je reviens dans quelques minutes. » Sitôt dit, il regagne sa chambre, endosse sa soutane ainsi que le surplis sans manches, va à l'église quérir le Saint-Viatique puis revient au presbytère. Et l'on se met en route par voie d'eau. Le nouveau vicaire entre ainsi de plain-pied dans le ministère en pays de colonisation. Il connaît de nom le canton Palmarolle mais il ignore quelle distance et quel chemin il lui faudra parcourir. Il n'y a pas à dire vraiment: l'abbé Halde est bien étrenné en pays neuf.

Mais ce prêtre est bâti pour les grandes tâches: sa haute stature, ses épaules solides, ses larges mains en sont la promesse; ses yeux, qui sont bleus, indiquent d'ailleurs que cette puissante cabrure est au service d'un jugement sûr, d'un esprit réaliste.

L'abbé Halde n'est à La Sarre que depuis le 2 août quand il est ainsi réveillé dans la nuit pour aller aux malades. Il est tout jeune prêtre car Mgr Gauthier l'a ordonné le 29 juin précédent en la cathédrale de Montréal. Il a fait ses études secondaires à Saint-Hyacinthe et sa théologie chez les Sulpiciens. C'est un fils de terriens. Jusqu'à sa mort, survenue en 1918, Azarie Halde, son père, a cultivé la terre à Saint-Hilaire de Rouville et c'est là que le 17 juillet 1896 Emilia Brodeur donnait le jour au futur lévite. François Halde, le premier du nom au Canada, était aussi cultivateur. Parti de Membrolle en Anjou, il s'était établi à Lévis. C'est sans doute son ascendance terrienne qui a incité l'abbé Halde à opter immédiatement pour le ministère en Abitibi. Il s'amenait donc à La Sarre le 2 août 1922. Sa vie s'identifiera désormais avec cette région dont il contribuera pour sa large part au progrès.

Ainsi donc quand l'abbé Halde s'embarque en pleine nuit avec Xavier Couillard, on ne peut pas dire que c'est pour un voyage d'agrément. Le fait qu'il porte sur lui, pour la première fois, le Dieu de l'Hostie, fait au jeune prêtre un devoir de ne point converser

avec un autre. Le batelier ne voit dès lors rien de mieux à faire de son côté que de fumer sa pipe en dirigeant sa barque à moteur.

Qu'il est éloquent tout de même dans son grand silence, ce voyage nocturne sur la rivière La Sarre, le lac Abitibi et la Dagenais ! Il est éloquent même s'il a pour uniques témoins les brillantes étoiles du merveilleux ciel abitibien, qui se mirent dans l'eau, semblant avoir pour mission, cette nuit-là, de servir de flambeaux au divin Voyageur dans son pèlerinage en pleine forêt ! Le jeune vicaire et son nautonier connaissent le prix de leur sacrifice : ils savent que de son accomplissement dépend la préparation de deux âmes pour le Ciel. Et deux âmes de pionniers abitibiens valent les âmes de résidants des vieilles paroisses.

Il reste quand même que la randonnée s'accomplit dans un silence à la longue écrasant par cette nuit déjà fraîche. Toutefois, le prêtre ne s'inquiète pas, même s'il ne sait trop où on le conduit : il a confiance en ses deux guides.

Une heure, deux heures, trois heures s'écoulent ainsi et le Porte-Dieu se fait toujours un devoir de rester muet. Mais voici qu'aux premières lueurs du jour l'abbé Halde aperçoit, du lac Abitibi, l'embouchure d'une rivière. C'est la Dagenais. La barque s'y engage. Seulement, de distance en distance, des billots obstruent complètement le cours d'eau de sorte que le batelier doit, avec peine et misère, frayer un chemin à son embarcation à travers ces étendues de bois destiné aux scieries de La Sarre.

Quand on a franchi ainsi environ quatre milles de la rivière, Couillard stoppe en face d'un moulin à scie très rudimentaire construit de l'année précédente. On est à Palmarolle. Deux camps en bois rond se dressent non loin de la scierie : l'un abrite les chevaux tandis que dans l'autre s'entasse une partie de la population locale. Un troisième bâtiment, en planches celui-là, apparaît un peu en retrait du « monde des affaires » : c'est la maison d'Héras Richard.

Précédé du batelier, avec son Dieu, à travers souches et arbres calcinés, le missionnaire gravit la pente douce qui conduit à la maison. Le maître de céans l'accueille à la porte. Sa haute stature force le prêtre à se pencher pour franchir la porte. Il gagne aussitôt le fond de l'unique pièce que séparent des couvertures de lit d'une teinte douteuse. Entretemps, Héras Richard lui a signifié ses volontés. « Écoutez, monsieur l'abbé, a-t-il dit, ma femme, vous allez la sauver car je l'aime et j'en ai besoin pour les petits. »

Cet ordre formel du mari angoissé trouble un peu le missionnaire. Il s'approche néanmoins de la malade à demi-inconsciente sur son lit. Tout à côté d'elle, dans une caisse qui a servi à transporter des provisions, repose un enfant de quatre jours à peine. Le pasteur s'occupe de la mère car le bébé a été ondoyé. Il s'agit cependant d'aller au plus pressé, fussent les prescriptions liturgi-

ques encore fraîches à la mémoire du jeune prêtre subir quelques accrocs. Le missionnaire dépose le Saint-Viatique sur une chaise et entreprend de confesser la moribonde sans toutefois obtenir l'intégrité de la confession; puis il la communie et lui administre l'Extrême-Onction.



La chapelle-école érigée en 1924 et aujourd'hui disparue. Elle fut agrandie à trois reprises avant l'érection de l'église actuelle.

L'intervention du prêtre a un effet bienfaisant sur la malade et sur son entourage. Celui-ci est désormais tout confiant. Quand le missionnaire a rempli son devoir, l'hôte — histoire d'aiguiser son appétit, ce que les émotions d'une nuit à la belle étoile n'ont pas réussi — invite l'abbé Halde à l'accompagner sur le site de la croix plantée par Mgr Latulipe à l'automne précédent. Il faut suivre à la file indienne l'étroit sentier que ne borde pas la moindre construction primitive: l'œil ne s'arrête que sur d'innombrables cyprès et trembles entremêlés d'épinettes. A un mille à l'ouest pourtant, le long de la rivière, le missionnaire a pu voir en montant une maison, celle de Damase Bégin. Quoiqu'il en soit, Héras Richard a foi dans ce coin de terre et essaie de faire partager ses

espoirs par son compagnon de route. Ce dernier, nous devons l'avouer, reste froid. C'est que ventre affamé n'a pas d'oreilles, et la marche lui ouvre dangereusement l'appétit, le bon abbé. La cuisinière remet tôt les choses d'aplomb par un déjeuner solide, à son retour. Le prêtre fait, il va sans dire, grand honneur aux plats d'un fumet si alléchant.

Tandis qu'il déjeune, l'abbé Halde se voit néanmoins distrait. Dans un coin de la pièce, la seule du rez-chaussée, se dresse une échelle. Or voici qu'au sommet de celle-ci apparaît une frimousse d'enfant aussitôt suivie par plusieurs autres. C'est la nombreuse progéniture de Philibert Vachon et de Lucas Pomerleau qui descend du grenier où elle a passé la nuit. Depuis leur arrivée dans la colonie, les deux familles logent chez Richard, en attendant que soit prête la planche qui permettra la construction des deux nouveaux foyers.

Après un déjeuner restaurateur le missionnaire doit songer à retourner à La Sarre car il est déjà neuf heures. Un dernier mot d'encouragement et une dernière bénédiction à la malade, et en route. La foi vive, jointe à l'action du sacrement, ainsi qu'il arrive fréquemment, a produit ses effets: déjà un mieux sensible se fait sentir chez Mme Richard. Mieux sensible et durable puisque cette femme donnera naissance à neuf autres enfants qui tous, ceux-là, seront rayonnants de santé.

Mais il ne faut pas oublier que le bébé dans la boîte de bois n'est qu'ondoyé. Aussi l'abbé Halde n'est pas seul avec le bachelier pour le retour: Stanislas Pelletier et Clarina Vachon les accompagnent avec l'enfant. Ils seront, à La Sarre, parrain et marraine du poupon qui recevra au baptême les prénoms de Jeanne-Fernande. Pour le retour l'abbé Halde ne trouve pas mauvais de pouvoir causer à son aise et de recueillir ainsi tous les renseignements qu'il désire. Par ce début d'après-midi du 14 août, seuls les aboiements des chiens qui rôdent autour des quelques tentes échelonnées le long de la rivière La Sarre annoncent aux résidants du village du même nom l'arrivée du « compérage ». Jeanne-Fernande Richard est cependant promise pour le Ciel. Elle reviendra à La Sarre onze jours après son premier voyage, mais pour y être inhumée cette fois: elle est décédée le 21 août.

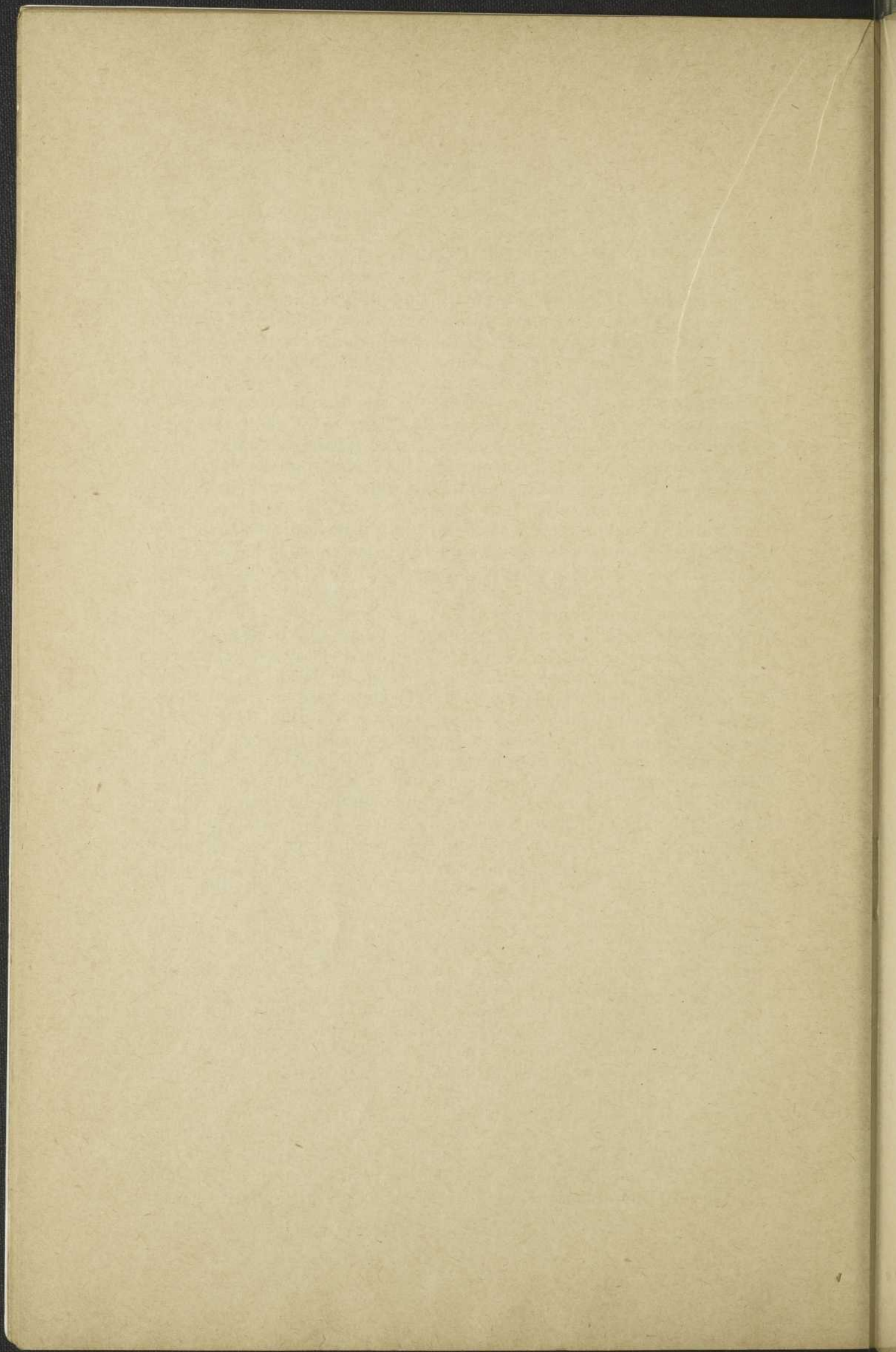
La première randonnée de l'abbé Ephrem Halde à Palmarolle est sans doute une rude expérience, mais cette expérience est pour lui un point de départ: elle marque ses débuts de bâtisseur de pays. Dans les premières années de son ministère ce prêtre exerce son action sur des théâtres divers. Ainsi, il est vicaire à La Sarre jusqu'à septembre 1924. De là il passe à Cochrane en Ontario où il séjourne jusqu'à avril 1925. On le trouve ensuite desservant de Belcourt d'avril à juillet 1929, vicaire à Amos jusqu'à septembre de la même année puis à Taschereau jusqu'à avril 1926. L'église de La Sarre ayant passé au feu cette année-là, le curé a besoin d'un

second vicaire afin de faire bénéficier ses paroissiens de trois messes le dimanche. M. Halde est donc de nouveau dans cette paroisse d'avril à juin 1926. Mais laissons temporairement de côté ce personnage intéressant car nous le retrouverons bientôt sur notre chemin et directement relié à l'évolution de Palmarolle.

La vie s'écoule normale, partant assez rude, dans la colonie de Palmarolle. Les pionniers triment dur sans regarder à leurs peines. Il n'est pas question pour eux de la journée de huit heures non plus que de la semaine de quarante heures. Chacun s'arrache comme il peut. Nulle part ne saurait s'appliquer avec plus de justesse le précepte évangélique: « Aide-toi, le ciel t'aidera. » En tout cas il ne s'agit pas de compter sur le gouvernement car la mode des primes n'est pas encore établie. Néanmoins Héras Richard a raison d'avoir foi en ce coin de pays. L'avenir prouvera que ses espoirs reposaient sur du solide. D'ailleurs le colon le moins averti se rend tôt compte qu'il ne saurait rencontrer en Abitibi sol plus avantageux que celui des rangs VI et VII du canton Palmarolle. Ce noyau est né viable: il vivra.

Peu à peu les pionniers voient se monter autour d'eux les services destinés à leur rendre la vie moins difficile. C'est ainsi qu'Héras Richard a ouvert en 1920, dans son camp en bois rond du lot 33 du rang VII, le premier magasin du canton. Il vise à accommoder d'abord ses engagés. A l'été de 1921 M. Richard ouvre aussi la première scierie. Palmarolle comptera avant longtemps deux autres moulins à scie: ceux de Maxime Côté et Alphonse Leclerc, bâtis tous deux en 1924; tandis que ces derniers fonctionnent pour fins commerciales, la scierie Richard dessert surtout les colons. C'est encore monsieur Richard qui, en 1922, effectue par contrat le déblaiement du chemin La Sarre-Palmarolle, d'abord un portage; il s'écoulera trois ans avant que l'on y circule en voitures roulantes, mais avec combien de difficultés au début. Pendant quelques années encore ensuite, le transport lourd en été se fera par eau, même si le pont couvert du village est bâti depuis 1923.

Comme il arrive dans nos campagnes, les magasins poussent drus à Palmarolle. Le 7 avril 1923, J.-A. Michaud, de La Sarre, ouvre à son tour un magasin à un demi-mille de l'embryon de village et en confie la gérance à Guimont Roy. Devant le succès obtenu, M. Michaud fonde un second commerce mais au village cette fois; Henri Hamelin, de la rivière Calamité, s'en voit confier la direction. En novembre de 1923 encore Adolphe Paradis inaugure de son côté, dans un camp en bois rond, une épicerie. Ce local deviendra par la suite la boutique de forge. Et l'ère des magasins se continuera. En 1924 Raoul Gagnon ouvrira un poste dans la propriété Amédée Bernier au sud-est du pont. Plus tard, il poursuivra son négoce dans une maison acquise de J.-A. Michaud. Ainsi, dès cette époque, les résidants de Palmarolle sont en nombre suffisant pour intéresser les gens du commerce.



L'instruction et la vie paroissiale

L'ouverture de magasins dans une colonie peut être un indice de progrès, mais pour une population dont l'ambition ne se borne pas au matériel, il est d'autres institutions non moins utiles. Les résidants de Palmarolle le comprennent bien eux qui, dès septembre 1923, ouvrent une première école dans le village. Mlle Anne-Marie Cloutier, future femme de Stanislas Pelletier, en est la première titulaire. La classe est logée dans la maison de Félix Brousseau, sur la partie nord du lot 27 du rang VII. S'y inscrivent pour la première année: Henri et Camille Richard, Léopold Couillard, Gérard Bégin, Joseph et Viateur Cloutier, Émile Bernier, Jean-Noël Couillard, René et Léandrus Richard, Thomas Cloutier, Jean-Marie Bégin, Cyrille Brousseau, Alcide Bernier, Léonard et Alphonse Matteau, Ildéa Bernier, Ida Richard et Yvonne Brousseau, soit 16 garçons et 3 filles. Tels sont les débuts scolaires à Palmarolle. Pourtant le canton ne possède pas encore de commission des écoles. Le printemps suivant, les résidants se donnent des commissaires. Le 4 juin 1924, en effet, l'hon. Narcisse Pérodeau, vice-roi de la province, érige officiellement ce corps public. Les premiers titulaires sont: Damase Bégin, président, Salluste Cloutier, Cyrille Gagnon, Félix Brousseau et Maxime Côté, tandis qu'Adolphe Paradis est secrétaire-trésorier. La commission tient sa première assemblée le 21 août 1924.

Les commissaires sont hommes pratiques et avisés. Aussi, dès cette année 1924, ils décident de construire une école-chapelle, édifice à deux planchers de 36 par 30 pieds. La Province contribue pour \$1,800. Alphonse Leclerc obtient le contrat. Les travaux marchent rondement; en septembre 45 élèves inaugurent la classe au rez-de-chaussée du nouveau local. Mlle Cloutier est toujours institutrice. Le curé Lalonde fera lui-même subir les examens aux écoliers en juin suivant.

A Mlle Cloutier succédera, à l'école du village, Mlle Pelland. Mlle Marie-Rose Boucher aura cependant été la seconde institutrice de Palmarolle; elle enseignait dans une maison de « Petit » Côté, tout près de la scierie de ce dernier, sur le bord de la rivière Dagenais.

On nous permettra d'énumérer ici les citoyens qui se succéderont à la présidence de la commission scolaire de Palmarolle. Ce sont: Damase Bégin (1924); Amédée Bernier (1927); Ildephonse Dallaire (1928); Stanislas Pelletier (1930); Ildephonse Dallaire (1931); Alcide Aubin (1932); Fortunat Fortier (1933); Alphonse Couture (1935); Willie Théberge (1937); Émile Aubin



L'église de Palmarolle érigée en 1931.

d'une maîtresse d'école qui fût en même temps organiste. La sœur de Simonne Montreuil devait venir, mais comme elle ne jouait pas la musique, la seconde la remplaça. Cette jeune fille n'a jamais regretté le jour qu'elle s'est amenée à Palmarolle. Aujourd'hui, mère de huit beaux enfants, elle dirige avec son mari un foyer qui rayonne le bonheur.

Nous aurons l'occasion de revenir sur la double question de l'instruction et des écoles à Palmarolle. Pour l'instant arrêtons-nous au problème religieux.

On a vu qu'en 1924 la commission scolaire érigeait une chapelle-école. Cela signifiait donc que les résidants pouvaient espérer avoir chez eux, dans un avenir relativement prochain, les offices religieux, au moins le dimanche. Il leur faudra pourtant attendre deux ans encore avant de voir arriver un prêtre résidant. En 1924 toujours (le 6 mars) les colons de Palmarolle bénéficient d'une autre amélioration importante: l'ouverture du bureau de poste chez Alphonse Paradis. Mme Paradis le dirige en fait.



Le presbytère construit en 1927.

(1940); Joseph Bédard (1945); Joseph Pelletier (depuis 1946). Jusqu'à 1947 la commission n'a eu que deux secrétaires-trésoriers successifs: en juillet 1930 Émilien Bégin remplaçait Adolphe Paradis. M. Bégin, qui remplit ses fonctions au milieu de plusieurs autres, a épousé une institutrice, Mlle Simonne Montreuil, originaire de Notre-Dame de Lourdes, paroisse voisine de Plessisville. A un moment donné on eut besoin à Palmarolle

Et voici l'année décisive par excellence à Palmarolle, celle qui laissera le plus de joie au cœur des pionniers en même temps quelle marque les débuts d'une ère de progrès constants et durables. Le 30 juin 1926 donc, Mgr Louis Rhéaume vient introniser le premier curé-résidant. La population rend grâces au ciel de cette double faveur: d'avoir enfin un pasteur et que ce pasteur soit par surcroît l'abbé Ephrem Halde dont elle a appris à apprécier le dévouement.

L'intronisation se déroule un mercredi après-midi. Parce que l'école-chapelle ne saurait contenir toute l'assistance, les discours se font à l'extérieur. Monseigneur est venu à Palmarolle dans l'automobile du notaire Lavigne, de La Sarre, qui s'est constitué son chauffeur. Le groupe comprend encore, outre l'abbé Halde, l'abbé Ernest Lalonde, curé de La Sarre; l'abbé Anthime Meunier, curé de La Reine; l'abbé Napoléon Lévesque, curé de Ste-Rose; l'abbé Louis Caron, curé d'Authier, et l'abbé Ulric Arpin, curé de Frederick House en Ontario. L'avocat Pinard, de La Sarre, est également présent.

La cérémonie est simple et grandiose à la fois: simple par son déploiement extérieur mais grandiose par sa signification. L'évêque n'a que sa croix pectorale pour le distinguer des autres membres du clergé, mais ses ouailles n'en ont pas moins de respect pour le pasteur du diocèse. A défaut de multiples décorations artificielles les colons offrent l'hommage de leur foi solide, de la rectitude de leur jugement, de la pureté de leurs intentions. Le décor extérieur n'a cependant pas été négligé. En effet, la maîtresse d'école a fait enlever par ses élèves troncs d'arbres, branches et broussailles sur le parcours que l'évêque devra suivre à pied.

Les invités ont pris place sur le balcon. L'abbé Lalonde souhaite la bienvenue à Mgr Rhéaume et expose le but de sa visite. L'évêque, qui parle ensuite, se dit combien heureux de voir en ce jour se réaliser un des rêves les plus chers des colons de Palmarolle. Après quoi, l'abbé Halde prend la parole. Il remercie son supérieur et le curé de La Sarre, salue ses paroissiens et leur dévoile un peu de ses espoirs.

Les paroissiens constatent rapidement que leur curé est homme d'action. La cérémonie terminée, l'abbé Halde rencontre les commissaires d'écoles et l'on décide, sur le champ et à l'unanimité, d'allonger le rez-de-chaussée de la chapelle-école. De la sorte le temple, qui sera à l'avenir logé au premier plancher, mesurera 30 par 56 pieds.

Mgr Rhéaume doit cependant retourner à La Sarre. Les chemins ne sont pas faciles; on l'a constaté en venant, on s'en rendra mieux compte en retournant. Habile chauffeur pourtant, le notaire Lavigne ne peut empêcher sa voiture de s'enliser dans

les ornières. On ne réussit à la dégager qu'en disposant sous les roues des troncs d'arbres et à force de coups de pelle. Peu de voyageurs ont évité d'être éclaboussés. La leçon profitera cependant au premier curé de Palmarolle: à compter de ce jour pour sa part, il ne voyagera jamais sans une pelle et une hache à l'arrière de sa voiture.

Maintenant que la colonie a son pasteur, elle va se développer régulièrement, pas précisément, toutefois, selon les méthodes en honneur en d'autres endroits. Le 4 juillet 1926, l'abbé Halde offre pour la première fois le Saint-Sacrifice dans la chapelle en voie d'agrandissement. Comme on ne dispose pas du nécessaire, on se contente d'une messe basse.

Le dimanche suivant (11 juillet) le curé fait appel à la coopération de ses paroissiens pour nettoyer l'emplacement de l'église et du presbytère futurs. Le pasteur ne perd pas de temps. Généreuses, ses ouailles répondent à son appel. Le samedi 16 juillet, l'abbé Halde célèbre la messe et, fait nouveau dans le canton, consacre des hosties pour le lendemain. Ce geste inaugure la présence permanente de Jésus-Eucharistie au milieu de la population de Palmarolle. Et le dimanche 25, jour de la fête de sainte Anne, le curé fait sa première publication de bans; elle est double: Irénée Côté et Germaine Bégin d'une part et Armand Petit et Gabrielle Brousseau d'autre part; le second couple se marie le lendemain tandis que le mariage du premier sera béni le 2 août.

L'allonge de la chapelle est terminée pour la mi-août. Le dimanche 15, M. Halde y fait la première vente des bancs: elle rapporte \$296. On décide en même temps que les places de bancs seront vendues deux fois l'an. En 1931, toutefois, à cause de la crise économique et pour ne pas surcharger les colons, on optera pour la vente annuelle.

Ce dimanche 15 août est davantage remarquable du fait de la solennité de l'Assomption et de la célébration de la première grand'messe dans la paroisse en formation. La première messe chantée sur semaine est célébrée le jeudi suivant. Le dimanche 5 septembre les fidèles assistent à une autre cérémonie qui les rive davantage à leur coin de pays neuf: la bénédiction d'une cloche de marque « Paccard ». C'est déjà bien car, plus tard, des colonies plus avancées en âge devront se contenter d'une cloche de locomotive.

Et la vie se poursuit dans le canton, avec son cortège d'événements, les uns heureux, les autres moins. L'unique cloche qui, le dimanche 12 septembre, annonçait l'ouverture de la première retraite paroissiale avec le Père Dumont, o.p., comme prédicateur, sonne tristement, une semaine plus tard, le glas de Théodore Vallières, époux de Marie Gagnon, décédé à l'âge de 67 ans. Le pionnier est inhumé dans le cimetière dont il a contribué au défri-

chement quelques semaines auparavant. La cloche redeviendra cependant joyeuse le 21 septembre pour le mariage à la même messe de Willie Théberge avec Marie Fortier et de Rosaire Tremblay avec Germaine Bernier. Elle se fera joyeuse encore le 15 octobre, mais avec un petit « air » malin cette fois peut-être, quand elle sérénadera Josaphat et Napoléon Richard, deux frères avancés en



*L'intérieur de l'église de Palmarolle ne laisse rien à désirer.
Tout y est, y compris un orgue « Casavant ».*

âge du rang I de La Sarre, qui épouseront les sœurs Béatrice et Thérèse Vaillancourt, âgées de 15 et 17 ans respectivement. Elle n'est pas moins joyeuse encore la cloche solitaire quand, le premier vendredi d'octobre, elle convoque les paroissiens à l'ouverture du mois du Rosaire où l'institutrice du village et ses élèves font les frais du chant. Elle sonne avec d'autant plus d'allégresse, l'heureuse cloche, qu'elle sait depuis son arrivée à Palmarolle que le site de l'église a été choisi en une fête de la Vierge et elle pressent qu'à l'érection canonique prochaine Notre-Dame sera de nouveau à l'honneur.

Mgr Rhéaume émet de fait le 5 novembre 1926 le décret d'érection et place la nouvelle paroisse sous le patronage de Notre-

Dame de la Merci. Les paroissiens avaient signé le 21 avril la requête à cette fin et le curé Lalonde était venu le 27 octobre dresser le procès-verbal « de commodo et incommodo ». Le décret est lu officiellement les dimanches 7 et 14 novembre dans la chapelle de Palmarolle et l'église de la Sarre. Un mois plus tard, le 14 décembre, le curé Lalonde vient bénir le premier chemin de croix.

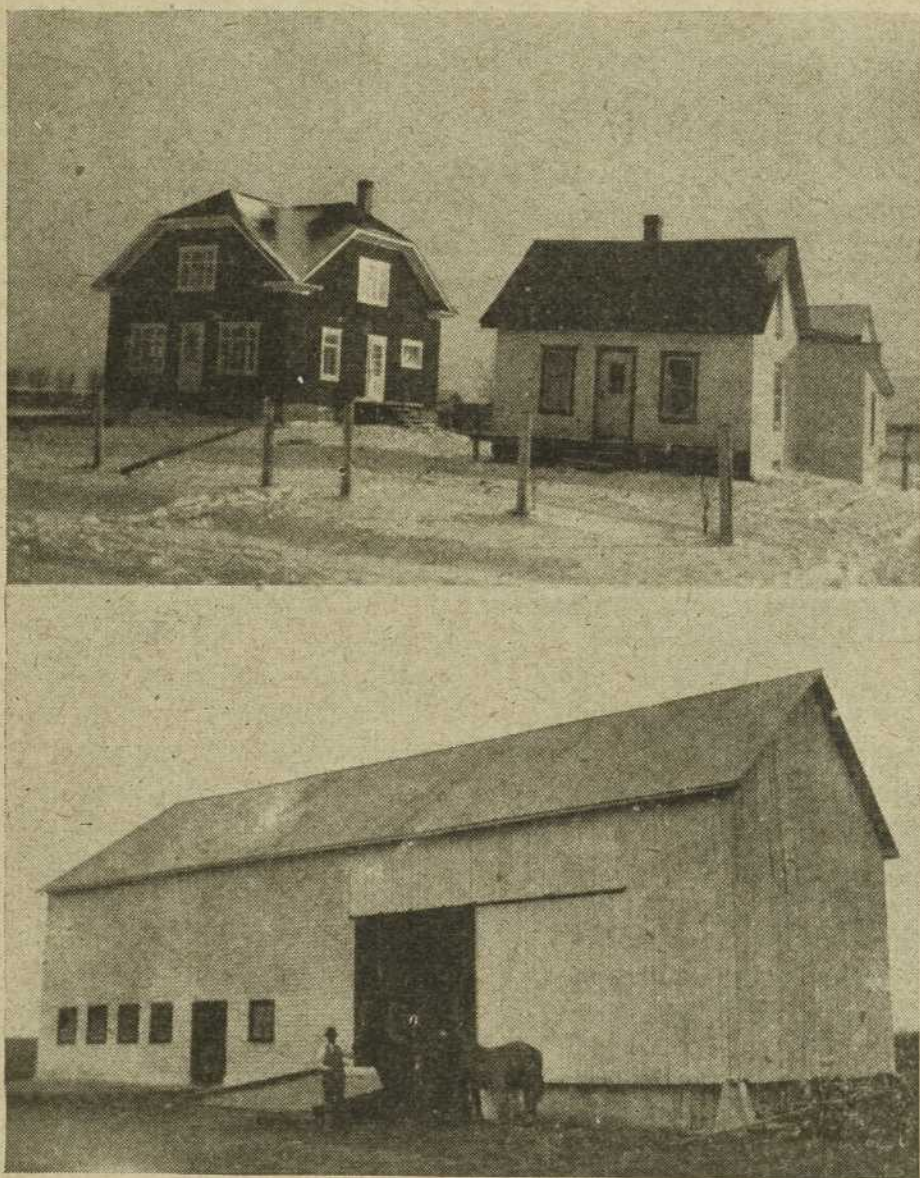
Devenue paroisse, Palmarolle requiert maintenant un corps de marguilliers. Les premiers membres du banc d'œuvres sont élus le dimanche 26 décembre. Ce sont Héras Richard, marguillier en charge, Alphonse Morin et Moïse Gauthier (En 1947 le banc sera occupé par Joseph Morin, François Caron et Achille Mailhot).

Inspirés par leur entreprenant curé, les membres du banc d'œuvres, et avec eux tous les paroissiens, caressent le projet de doter au plus tôt leur paroisse d'une église plus en accord avec son nouveau rang et d'ailleurs plus propre à répondre aux besoins d'une population sans cesse croissante. Le premier pas dans cette voie est fait le 3 janvier 1927 alors que sa donne un euchre qui rapporte \$200.80.

On a certes raison de désirer une église, mais, présentement, un presbytère se fait plus urgent car depuis son arrivée l'abbé Halde habite la maison de Raoul Gagnon. L'unique pièce qu'il occupe lui sert à la fois de bureau, de salon et de chambre à coucher. Le curé mange cependant dans la salle commune. Non pas que le pasteur ne soit pas bien traité chez son hôte, mais il est à même de constater la véracité du dicton: « Un petit chez soi vaut mieux qu'un grand chez les autres ». M. Halde passera tout de même dix-sept mois chez M. Gagnon. C'est en novembre 1927, en effet, qu'il entre dans son presbytère. L'intérieur de la maison n'est pas terminé, tant s'en faut, mais le curé ne s'en fait pas: il a un jeu pour attendre. De fait il faudra dix ans pour que tout soit à point. Le pasteur aura cependant le plaisir de se dire à ce moment-là que les principales améliorations sont l'œuvre de ses mains.

Il faut donc doter Notre-Dame de Palmarolle d'une église, mais le curé n'entend pas procéder à la légère. D'ailleurs ce prêtre juge que dans l'organisation religieuse aussi d'une paroisse il faut tenir compte jusqu'à un certain point du facteur argent. Même les maigres octrois du « plan » Vautrin (1934) n'existent pas encore au début de Palmarolle. Puis viendra la bouleversante dépression économique de 1929-40. Cette crise ne frappera pas moins les colonies que les vieilles paroisses. Les familles qui à cette époque émigrent en Abitibi espèrent y trouver le pain que leur refusait leur lieu d'origine. Et parmi les arrivants ceux qui ont réussi à vendre leurs propriétés se faisant ainsi quelques centaines de dollars ne sont pas des richards pour autant, car il leur a

fallu verser au chemin de fer la majeure partie de cet avoir, même s'ils bénéficiaient d'un coût de transport réduit. Tel est bien le cas pour les chefs de famille qui ont à payer pour six, sept enfants et davantage, en plus du mobilier, des animaux et des quelques instruments aratoires.



M. ARTHUR LAPOINTE, cultivateur prospère de Palmarolle comme en font foi sa maison et sa grange. A droite (en haut) la première habitation de la famille Lapointe.

Ils n'arrivent donc pas riches de biens matériels, les aspirants défricheurs de Palmarolle, mais ils regorgent de courage, d'énergie et d'amour de la terre, toutes qualités que renforce leur ferme volonté d'assurer l'avenir de leurs enfants. Et cela pour eux, Dieu merci, revêt autrement de valeur que les biens matériels.

Il reste que le curé doit tenir compte du manque d'espèces sonnantes de ses paroissiens. Aussi dans bien des cas leur force musculaire tiendra lieu d'argent. On ne comptera pas les fois que les défricheurs, répondant à l'appel du curé, donneront des jours de corvée pour suppléer au numéraire qu'ils ne peuvent fournir. Mais les jours de corvée qu'un colon débutant et pauvre par surcroît peut donner est, en dépit de la meilleure volonté du monde, nécessairement limité car il doit voir à ses propres affaires. S'il n'est pas riche, comme c'est la réalité pour le grand nombre, il faut dès lors, concède le curé, lui allouer plusieurs journées de travail rémunérateur en dehors de son lot afin qu'il assure, dans les débuts du moins, la subsistance des siens. En 1923 le gouvernement de la province commence de verser aux colons de très modestes primes de défrichement. Les défricheurs n'ont à peu près comme gagne-pain en dehors de leur lot qu'une partie de l'argent voté par l'État pour l'ouverture des chemins.

Cette situation suggère donc au curé-colon de compter avec l'ordre des choses dans l'organisation de sa paroisse. Il importe dès lors d'y aller avec prudence et modération dans les dépenses, de parfaire l'organisation religieuse et matérielle à l'unisson de la condition des paroissiens. Voilà pourquoi le pasteur prendra dix ans à aménager complètement son presbytère. Pour la même raison l'église qui sera érigée bientôt ne sera dotée qu'en 1937 d'un carillon de trois cloches. Les cloches, ces êtres inanimés qui parlent pourtant un langage si familier au cœur des paroissiens, elles qui sont une partie de l'âme de la paroisse!

Appréciée à la lumière de 1947, la lenteur constatée dans l'organisation matérielle de Notre-Dame de la Merci peut paraître exagérée à certains. Elle a été difficile à pratiquer à certains moments en Abitibi, surtout à l'époque où Palmarolle et d'autres noyaux naissaient à la vie paroissiale. Les colonies organisées le long de la voie ferrée, de 1920 à 1926, étaient allées assez rondement dans leur organisation matérielle. C'était bien le cas pour les paroisses s'étendant de Senneterre à La Reine. Région nouvelle, certes l'Abitibi doit se développer rapidement sans suivre, souvent, les sentiers battus. C'était, semble-t-il, l'idée qu'entretenait pour sa part le ministère des Terres et Forêts quand, en 1919, il délimitait deux cents acres de terre pour la future ville de Palmarolle. Notons en passant que le terrain de l'église sera patenté en 1928 tandis que la terre de la Fabrique le sera en 1935.

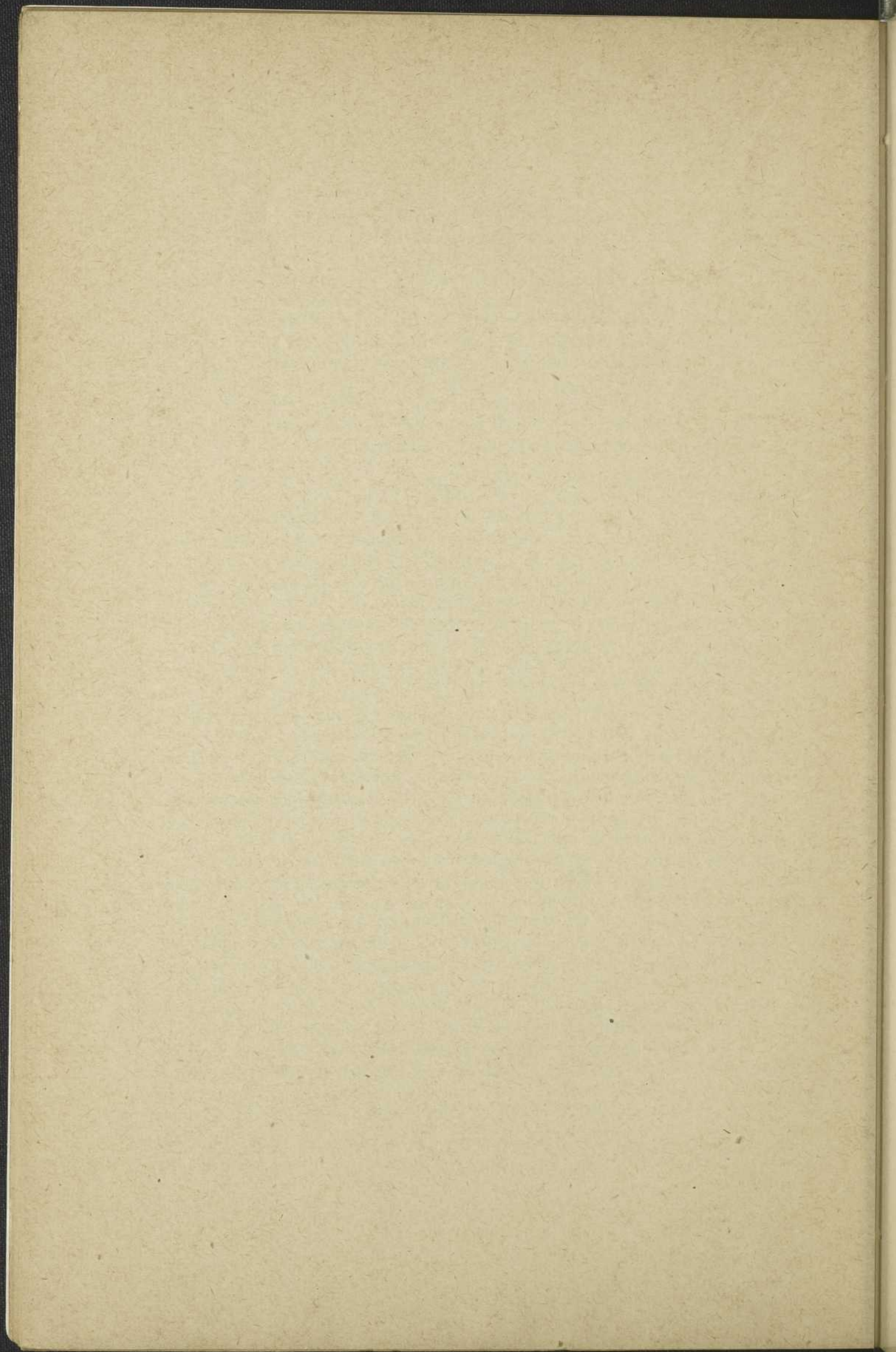
A la lumière de ce qui précède on se rend compte que prêcher la lenteur, ou plus exactement, tenir compte du facteur temps et circonstances dans l'organisation d'une jeune paroisse, de 1926 à 1930, c'est préconiser une doctrine nouvelle, qui eut été facilement acceptée dans un milieu de cultivateurs du bas de la province mais qui l'est beaucoup moins en Abitibi avec une classe de gens dont la majorité ne risque rien parce qu'elle n'a rien à perdre.

Si l'autorité civile voulut faire vite et grand, l'autorité religieuse se montra plus circonspecte, surtout à l'accession de Mgr Rhéaume au siège épiscopal d'Haileybury. Dans le rapport de sa première visite pastorale, les 23 et 24 juin 1927, l'évêque félicite les paroissiens de Notre-Dame d'avoir fourni le bois pour un modeste presbytère. De fait, de tous les presbytères qui se dressent alors en Abitibi, celui de Palmarolle est le plus exigü, à une ou deux exceptions près. Dans une organisation dont la permanence est assurée, qu'est-ce qu'une attente de quelques années pour loger grandement le curé? se dit justement l'abbé Halde; il vaut bien la peine de patienter pour permettre d'asseoir une institution sur des bases solides et durables.

Le soin que le curé-colon met à bâtir convenablement, mais lentement et sobrement, sans se laisser distraire par ce qui peut être la mode ailleurs, explique les nombreuses résolutions de Fabrique contenues aux archives de Palmarolle. Chaque année, et parfois deux fois l'an, les marguilliers sollicitent l'autorisation de dépenser de petites sommes pour continuer le travail commencé. On peut procéder de la sorte sans risque de perdre de l'argent, sans nuire non plus à la dignité des cérémonies liturgiques. La propreté, non la richesse, tel est le motto-conducteur du curé de Palmarolle. Et l'expérience prouve davantage d'une année à l'autre l'excellence de cette manière d'agir.

Nous avons dit dans notre entrée en matière que l'abbé Ephrem Halde est un économiste. Sa théorie en vaut d'autres et nous prenons plaisir à l'exposer en détail. Le curé de Palmarolle en tient pour des constructions définitives assises sur des bases solides mais développées à l'échelle des moyens pécuniaires des colons. A maintes reprises il s'assure d'avance la finance pour ses entreprises car, règle générale, estime-t-il, il est moins onéreux de donner, même largement, pour un bien que l'on désire que de verser, fut-ce sur une base minime, les intérêts d'un capital investi pour des améliorations qui, au moment où on se les donnait, ne correspondaient pas toujours aux goûts ni aux moyens, parfois. Si à douze ou quinze ans de distance l'on compare deux paroisses qui ont débuté ensemble, l'une lentement mais avec progrès constant et l'autre rapidement mais avec des dettes qui l'ont ensuite forcée de marquer le pas, l'on constate que la première est beaucoup plus avancée et peut, après quinze ans, continuer dans la voie du progrès tandis que sa rivale ira beaucoup moins vite à cause de son lourd fardeau qui l'oblige à verser deux fois sinon trois pour les mêmes améliorations, le capital que la première ne déboursa qu'une fois par sa manière de procéder.

Telle est, brièvement exposée, la théorie du curé Ephrem Halde sur la manière de lancer l'organisation d'une paroisse de colonisation.



Tant de progrès et pas de dettes !

Dans une paroisse nouvelle la construction est à l'ordre du jour. Tant de choses s'imposent. Le lecteur ne s'étonne donc pas que le sujet revienne fréquemment sur le tapis.

A leur assemblée du 27 février 1927 les marguilliers de Palmarolle décident donc de bâtir un presbytère. Ils prient l'autorité diocésaine d'autoriser du même coup la dépense de \$4,000 en deux ans et un emprunt de \$500. Une souscription, qui a rapporté \$1,000, et les recettes des deux premières années permettent de lancer l'entreprise sans un emprunt plus élevé. L'autorisation de l'évêque ne tarde pas.

A la même époque, soit du 20 février au 11 mars, l'abbé Halde fait sa première visite paroissiale. L'abbé Lalonde a cependant visité les familles une première fois l'année précédente. Dès le début le curé adopte la fin de l'hiver pour sa tournée parce qu'il est alors plus aisé de circuler étant donné l'absence de chemins d'été ou l'impraticabilité de ceux qui existent. La visite paroissiale se fera toujours à la même époque par la suite mais pour des raisons différentes.

Un événement qui se produit à Québec le 25 février contriste les paroissiens de Palmarolle. Ils apprennent en effet le décès de l'abbé Beauchamp, curé de Dupuy. Ce prêtre a fait beaucoup pour établir solidement en Abitibi l'agriculture, et principalement l'industrie laitière. Le curé et les colons de Palmarolle ont bénéficié largement de son expérience et de ses conseils; ils lui en sont reconnaissants.

Grâce au zèle et au talent de l'abbé Halde, la vie paroissiale se parfait normalement à Notre-Dame; elle est en plein essor. Aussi les fidèles sont nombreux pour adorer le Saint-Sacrement le Jeudi-Saint 14 avril. On retrouve parmi eux plusieurs noms connus: Héras Richard, Alphonse Leclerc, Salluste Cloutier, Pitre Tremblay, Raoul Gagnon, Félix Brousseau, Achille Boutin, Amédée Bernier, Adolphe et Alfred Paradis, Sylvio Bernier, Robert et Wenceslas Pelletier, Georges Tremblay. Le 8 juin suivant, c'est la première communion solennelle des enfants: 20 garçons et 19 fillettes; le catéchisme a débuté le 16 mai. Vers le même temps, la chapelle est dotée d'un maître-autel très convenable grâce au tirage d'une montre offerte par Alphonse Leclerc. Cet autel sera plus tard, avec une statue du Sacré-Cœur, offert gratuitement à la nouvelle desserte du Rapide-Danseur. Et le 9 juin de la même année, ce sont les premiers exercices des quarante-heures. Que de progrès en ce lieu où quelques années plus tôt c'était la forêt vierge !

Mais la vie d'une paroisse ne comporte pas que des événements heureux: les malheurs y occupent aussi une large place. Omer Tanguay le constate quand, dans la semaine du 12 mai, le feu rase ses bâtiments. La charité de ses coparoiissiens se fait cependant très grande et lui est un réconfort. On fait une collecte pour l'aider. En honneur dans nos vieilles paroisses, cette coutume est aussi bien établie à Palmarolle.

Quand Mgr Rhéaume arrive à Notre-Dame le 23 juin 1927, pour sa première visite pastorale, il est agréablement impressionné par les progrès qu'il y constate. Aussi termine-t-il son procès-verbal par ces lignes enthousiastes: « Cette paroisse, qui a un prêtre résidant depuis le 1er juillet 1926 seulement, promet déjà de devenir une des belles paroisses de l'Abitibi. » L'évêque voit juste. A cette première visite Monseigneur a confirmé 72 garçons et filles.



Le maire STANISLAS PELLETIER (à gauche) et M. EMILIEN BÉGIN, secrétaire-trésorier du Conseil municipal et de la Commission scolaire.

Quelques jours plus tard, une tragédie jette le deuil dans Palmarolle: André Paradis, âgé de 23 ans, se noie à La Sarre. Toute la paroisse est à son service. D'autres noyades assombriront les jours des résidants de Notre-Dame. Ainsi le 2 juillet 1931 Gérard et Joseph, fils de Salluste Cloutier, âgés de 23 et 19 ans respectivement, sombrent dans la rivière Dagenais où ils se baignent trop tôt après avoir dîné. Double noyade encore dans la même rivière le 7 juin 1933: Wilfrid Brousseau et Arthur Boucher, âgés de 40 et 18 ans, perdent la vie quand leur canot chavire. Puis d'autres vi-

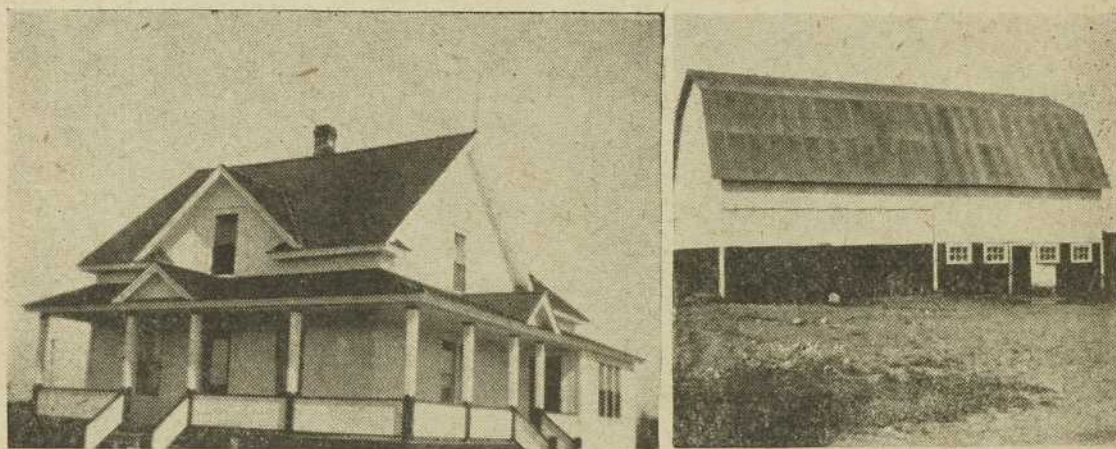
des se creuseront dans les familles de Palmarolle. Le 8 juin 1933, Josaphat Bégin, fils de Damase, décède presque subitement à l'Hôtel-Dieu de Lévis. Élève du Séminaire de Saint-Victor, il est âgé de 22 ans et 10 mois. Sa mort survient un an après celle de son frère Albéric (22 ans et 11 mois) décédé celui-là des suites d'un accident de tracteur à l'Ile Saint-Paul près de Montréal. Il a été inhumé à Palmarolle le 6 juin 1932. Non moins pénible est la mort de Mme Joseph Vachon (Malvina Gagnon), le 25 juillet 1933. Cette femme de 46 ans et 10 mois, qui a donné le jour à 26 enfants, s'est, comme tant d'autres mères canadiennes, usée tôt à la tâche.

Mais revenons au presbytère. Les corvées pour sa construction ont débuté dans la semaine du 26 juin 1927. Chaque colon donne une moyenne de quatre jours d'ouvrage. On fait si bien que le curé entre au début de novembre dans sa demeure. A Noël il y tient l'assemblée des marguilliers et Damase Bégin est élu pour remplacer Héras Richard. Le 15 janvier 1928, l'abbé Halde y fait aussi sa première reddition de comptes. Les recettes accumulées depuis la première souscription organisée par le curé de La Sarre se chiffrent par \$4,757.86 tandis que les dépenses totalisent \$4,835.64. Ce déficit de \$78.08 n'est pas si mal pour une paroisse de colonisation débutante qui, entre autres améliorations, s'est donné un presbytère. Il faut dire aussi que les colons, à qui la vente du bois rapporte depuis 1925, se montrent très généreux envers leur Fabrique.

1928 s'écoule sans incident très marquant. Pourtant les marguilliers posent un geste intéressant le 15 avril lorsqu'ils décident de construire une maison pour abriter la famille nombreuse d'Achille Boutin alors sans feu ni lieu. Cette maison est censée servir en dernier ressort pour le bedeau. Le colon Boutin fournit le bois et la main d'œuvre qu'il peut et la Fabrique avance l'argent; celle-ci restera toutefois propriétaire de l'immeuble. Quand le locataire en sortira, si son loyer n'égale pas la contribution qu'il a fournie lors de la construction, la différence lui sera remboursée. M. Boutin parti, la Fabrique améliorera considérablement cette propriété qui, à compter de 1936, abritera les religieuses de l'Assomption.

En 1928, toujours, plusieurs colons de Palmarolle ne sont pas loin d'être des cultivateurs authentiques. Aussi commencent-ils à ébaucher des projets. D'où l'idée d'organiser une beurrerie. Le projet n'est cependant pas mûr: il se réalisera dans seize ans. A l'assemblée qui se tient le 9 septembre, après la grand'messe, le curé manifeste son opposition pour sa part. L'attitude du pasteur ne rencontre pas les vues de tous, « principalement de ceux qui n'ont rien à produire ». Les tenants du projet invoquent l'argument coutumier à savoir qu'avec une beurrerie on aura des vaches. L'expérience contredit cet argument qui paraît juste à prime abord. Dans des endroits où on s'en est prévalu au prix de la for-

te somme, la fabrique n'a pas servi aux colons parce qu'ils manquaient d'argent pour se procurer des laitières. Dans d'autres cas le foin rapportait si bien que les défricheurs préféraient le vendre que de le donner à manger à leur bétail. Ou bien, parce que le travail dans les chantiers payait plus que l'industrie laitière, le colon s'y adonnait différant ainsi l'achat de vaches. Or pendant ce temps-là la beurrerie construite depuis quelques années déjà nécessitait un beurrier, du chauffage, etc..., et les producteurs étaient peu nombreux pour défrayer ces dépenses. Résultat: la production étant devenue trop onéreuse, la fabrique fermait ses portes. Le curé Halde soumet à ses paroissiens ces faits vécus par trois gérants de beurreries abitibiennes, mais il ne convainc pas tout son monde. On lui retorque que le transport de la crème à La Sarre est bien dispendieux. A cela le chef spirituel répond: « Vous payez 40 centins du 100 livres parce que vous avez peu de crème à faire transporter. Augmentez votre production et il vous en coûtera 10 centins du 100 livres. Le marchand lui, ne paie que 5 centins quand il peut former un voyage de 5,000 à 6,000 livres. » Et l'abbé Halde d'ajouter: « De même que le coût du transport est



La maison et les bâtiments de M. ÉMILIE BÉGIN. Ce cultivateur habite en face de chez M. Damase Bégin, son père.

onéreux quand le fret est peu volumineux, de même la fabrication des produits laitiers se fait dispendieuse quand la production est faible. » Les colons qui voient dans la construction d'une beurrerie la possibilité de gagner quelques dollars admettent difficilement le point de vue du curé. Toutefois, le bon sens finit pas l'emporter. Plus tard, on ne regrettera pas d'avoir suivi les sages avis de l'abbé Halde.

A défaut de beurrerie, l'on se rabat sur la chapelle-école. En effet, le temple ne répond plus aux besoins. On décide donc de l'allonger de 20 par 15 pieds. Le 15 juin 1929 les travaux sont terminés. La même année la Fabrique construit (sur le site de la

croix de 1921) une grange de 45 par 30 pieds. Le curé-colon a besoin de ce nouveau bâtiment pour ses animaux, ses instruments aratoires et ses récoltes, car il ne travaille pas moins sur son lot que ses paroissiens sur le leur.

Palmarolle possède, on l'a vu, son rouage paroissial et scolaire. Elle songe maintenant à compléter son organisation car elle est devenue adulte, estiment ses paroissiens. Aussi conviendrait-il qu'elle eût son organisme municipal. Celui-ci est institué en 1930. Amédée Rodrigue recueille l'honneur de diriger le premier conseil. Ses successeurs à la mairie seront Omer Tousignant, Ildephonse Dallaire, Robert Pelletier, et Stanislas Pelletier, le maire actuel. Émilien Bégin sera secrétaire-trésorier à partir de janvier 1931.

L'achat d'un catafalque cette année-là est certes moins important que la création du conseil municipal, mais l'événement vaut d'être signalé à cause de la leçon qu'il provoquera 17 ans plus tard. En 1947, en effet, Palmarolle fera cadeau de cet appareil funèbre à l'île Nepawa. Cette sollicitude des anciennes colonies pour leurs sœurs cadettes n'est-elle pas admirable !

Mgr Rhéaume qui, le 5 juin 1930, revient à Palmarolle y confirmer trois enfants, n'est pas moins émerveillé qu'à sa première visite pastorale. Monseigneur passe dans la paroisse quelques jours avant la mort d'Adolphe Paradis, premier épicier, premier maître de poste et premier secrétaire de la commission scolaire. Celui-ci décède à l'âge de 32 ans et 6 mois.

Quoiqu'on en puisse penser en certains milieux, les colons ne sont pas réfractaires à l'idée d'embellissement. Preuve, ces beaux parterres à la devanture de la maison de défricheurs. La preuve, les résidants de Palmarolle la donnent pour leur part en assistant nombreux le 21 mai 1931, à la première fête des arbres dans leur paroisse. M. le curé Halde a une façon originale de clore cette journée: il fait l'exercice du mois de Marie au cimetière, où s'est terminée la plantation. Cette fête des arbres provoque chez le curé de Palmarolle des réflexions auxquelles nous nous en voudrions de ne point faire écho. Aucun domaine ne laisse donc indifférent cet esprit pratique !

« Dans ses pérégrinations à travers l'Abitibi, commente l'abbé Halde, le voyageur est frappé par la nudité du sol: point d'arbres dans les villages, non plus qu'aux abords des routes, des maisons et de leurs dépendances. Ce dénument frappe davantage le visiteur s'il vient d'un de ces coins pittoresques du bas de la province où chaque village est un bosquet, où des arbres majestueux bordent les routes, où chaque demeure disparaît sous les branches des ormes séculaires, des érables, des pins ou des peupliers. La situation en Abitibi s'explique facilement. D'abord les beaux arbres d'ornementation n'y existent pas. Si l'on en veut transporter du

bas de la province, le climat froid rend très difficile leur croissance. Il reste que l'on doit se contenter, pendant un temps du moins, des essences du pays. »

Et l'abbé Halde d'ajouter ces considérations non moins à point : « La conservation des arbres d'ornementation a été impraticable en Abitibi pour deux raisons principales. D'abord le brûlage des abatis requiert un travail considérable pour que soient protégés les arbres restés debout, et on n'y réussit pas souvent. De plus, la plupart de nos arbres, l'épinette surtout, une fois privés des essences qui les entouraieient ne résistent pas à la violence du



Mgr ALDÉE DESMARAIS à Palmarolle en 1940 pour sa première cérémonie de confirmation dans la paroisse. Il est accompagné de son secrétaire, du curé HALDE, du Père JEAN-BAPTISTE, o.f.m., et des jeunes MARC-AURÈLE LANGEVIN et RICHARD.

vent et, déracinés, ils sont renversés. Voilà qui explique un peu la difficulté du colon à se conserver des arbres. Au surplus, si le défricheur est lui-même prudent, son voisin, ou son deuxième voisin, qui fait aussi des feux d'abatis, peut l'être moins et détruire en l'espace de quelques heures ce que le premier conservait comme la prunelle de ses yeux. »

« A ces causes, termine l'abbé Halde, l'on pourrait en ajouter une troisième. La première tâche qui réclame l'attention du colon à son arrivée sur son lot, c'est d'abattre progressivement son boisé pour se construire et faire ses cultures. Or on dirait qu'après un certain temps consacré à ce travail pénible mais nécessaire, le défricheur finit par considérer l'arbre comme un ennemi qu'il faut abattre à tout prix, et il n'en épargne pas un seul. »

Ces considérations très justes ne nous font pas oublier que la chapelle de Palmarolle devient de moins en moins suffisante à cause de l'accroissement rapide de la population, en dépit de deux agrandissements successifs, au coût de \$400 et \$200 respectivement. Incontestablement, une église s'impose. On en parle pour la première fois le 5 juillet 1931. Premier pas: les paroissiens s'engagent sur leur honneur à donner le nombre de jours de corvée nécessaires et, sur le champ, circule dans la paroisse une requête priant l'autorité diocésaine d'autoriser la construction. L'autorisation vient le 1er septembre; la très grande majorité des francs-tenanciers ont signé la requête. Les travaux commencent sans délai et, à Noël, la messe de minuit est célébrée au sous-sol de l'église en construction. Pour une entreprise de cette envergure il faut, cela va de soi, une somme rondelette. C'est pourtant le 7 février 1932 seulement que la Fabrique sollicite un permis d'emprunt, au montant de \$2,000. L'autorisation épiscopale permet de poser, à l'été, la couverture de tôle ainsi que les portes et fenêtres. Toutefois la messe continue de se dire au sous-sol. Les paroissiens sont d'ailleurs avertis qu'ils n'entreront dans la nef qu'une fois les travaux parachevés. Nouvelle autorisation d'emprunt le 14 septembre 1932, pour \$1,000 cette fois. Par ailleurs une souscription dans la paroisse rapporte \$2,000.

Le curé est homme tenace; comme l'intérieur de l'église n'est pas terminé en 1933, c'est au sous-sol que Mgr Rhéaume est reçu pour sa visite pastorale du mois de juin. L'année suivante, Monseigneur autorise une dépense de \$2,600 pour le parachèvement du temple paroissial.

Et voici le jour tant attendu: le mercredi, 12 septembre 1934, les paroissiens inaugurent leur église; ils sont en pleine retraite paroissiale. Il reste encore à faire quelques améliorations, toutefois. Ainsi l'ameublement qui a été monté du sous-sol n'est guère convenable. Grâce à une souscription des paroissiens, la Fabrique en commande un nouveau et, à la fin de juillet 1935, les bancs fabriqués par Eugène Gagnon, de L'Islet, sont installés ainsi que trois autels, la chaire et le confessionnal. Les nouveaux bancs sont vendus pour la première fois le 18 août. La générosité des paroissiens voit encore à doter l'église de ce qu'il lui manque: des statues et un chemin de croix. Ce dernier est installé en octobre de sorte que les fidèles sont en mesure de l'utiliser pour le mois des morts. Il reste encore la question des cloches. Le curé ne redoute pas les améliorations mais il craint comme la peste les dettes. Une nouvelle souscription est lancée qui rapporte \$675 et les trois cloches arrivent vers la mi-septembre. Le carillon ne sera béni toutefois que le 13 juillet 1938, en même temps que l'église elle-même; Mgr Rhéaume officiera.

L'abbé Halde a instauré dès le début de la paroisse la pratique des souscriptions. Il n'a pas fini de s'en prévaloir. Il s'en servira

encore en 1939 pour munir l'église d'un système de chauffage central. De même en 1944, lorsqu'il s'agira de commander un orgue « Casavant ». Les dix sous accumulés à chaque quête à la demande du pasteur permettent cet achat. La guerre retardera cependant la livraison, et l'installation de l'appareil sera terminée à la fin d'avril 1946.

Le curé de Palmarolle est fier de ses paroissiens, esprits ouverts et cœurs généreux. De leur côté les Palmarollois sont fiers de leur curé et de leur église. Leur générosité, jointe au talent administratif de l'abbé Halde, a fait des merveilles. D'ailleurs ces chrétiens ont toujours présente à la mémoire la parole de Mgr Lathulipe à savoir que « les dépenses faites pour l'organisation religieuse d'une paroisse sont une grâce de Dieu aux paroissiens: les sommes dépensées leur fournissent l'occasion de grandes aumônes qu'ils ne feraient pas autrement ».

Pour sa part le curé Halde est en mesure de proclamer aujourd'hui: « Le secret qui m'a permis de réaliser dans Palmarolle, en l'espace de quinze ans, avec une population peu fortunée, pour ne pas dire très pauvre, et en un temps de crise générale, une organisation matérielle comparable à celle de paroisses vieilles d'un siècle, c'est d'avoir procédé lentement; c'est d'avoir permis aux colons d'aider davantage en répartissant le travail manuel sur plusieurs années; c'est d'avoir obligé mes paroissiens à ne verser qu'une fois le coût de nos entreprises, en réalisant celles-ci au comptant ou à peu près; c'est d'avoir su leur faire désirer les améliorations et d'avoir rendu ainsi leurs aumônes plus généreuses et moins coûteuses; c'est d'avoir intéressé mes gens à leur affaire, chacun pouvant se dire ensuite: « J'ai contribué de mes derniers à telle amélioration »; c'est d'avoir rendu moins monotone la vie paroissiale des débuts en améliorant chaque année, et même plusieurs fois l'an quand le coût des entreprises était peu élevé. Cette méthode peut paraître désuète en un siècle où l'on ne tient plus guère compte de l'œuvre du temps. Cependant, s'il m'était donné de recommencer la mise sur pied de Palmarolle, je serais fort tenté d'appliquer les mêmes méthodes, mais en tenant compte cette fois de l'aide substantielle fournie par les pouvoirs publics et de l'outillage mis à notre service. »

Qui soutiendra que le curé de Palmarolle n'est pas de son temps? Et puis n'a-t-il pas raison de s'enorgueillir, cet intelligent pasteur, quand il songe qu'il dirige une paroisse libre de dettes!



La coopération et tout est complet

Ainsi donc l'organisation de la Fabrique de Palmarolle est maintenant parfaite. Mais un autre problème a toujours préoccupé le curé. Si, estime en effet l'abbé Halde, les habitants d'une paroisse débutante doivent faire converger leurs efforts vers l'organisation religieuse, ils sont tenus de ne pas oublier pour autant le problème scolaire. Les pionniers de Palmarolle ont d'ailleurs été loin d'ignorer ce problème puisque dès 1923 ils ouvraient la première classe dans le village.

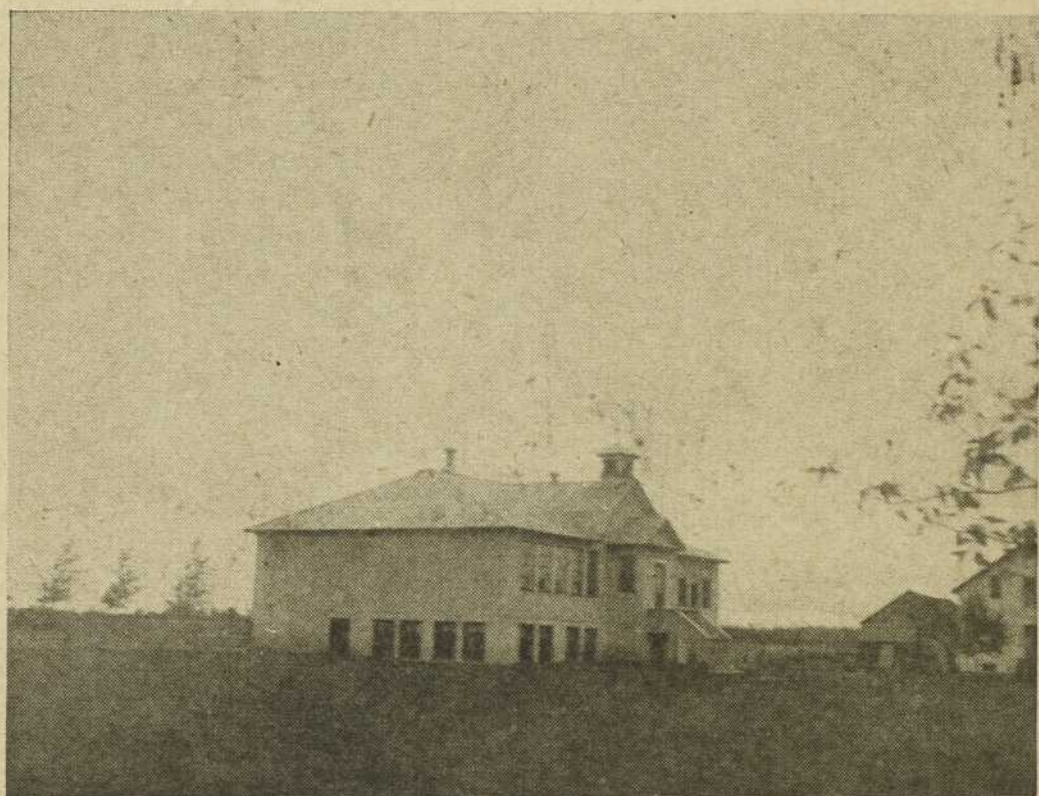
M. Halde pour sa part est de ceux qui considèrent l'école aussi importante, sinon plus, que l'église dans une colonie. Il arrive fréquemment en effet que l'enfant du rang, surtout s'il est loin du village, fréquente l'école plusieurs fois la semaine tandis qu'il sera des mois, parfois, sans mettre les pieds à l'église, à cause du mauvais temps ou des chemins impraticables. Ou encore les parents croiront leurs petits suffisamment vêtus pour l'école tandis qu'à tort ou à raison ils ne jugeront pas leur accoutrement convenable pour la messe. On peut donc dire avec justesse que l'école bien plus que l'église sera pour un certain nombre d'enfants de colons la source de la formation religieuse. Bref, l'école du rang sera pour la majorité des fils et filles de défricheurs la principale enceinte où ils apprendront à être des chrétiens authentiques en même temps que des citoyens capables d'occuper un rang dans la société.

On peut dire à la louange des Palmarollois que leurs dirigeants ont compris cette vérité car l'école a suivi de près le colon. Sept ou huit enfants étaient-ils groupés dans un bout de rang, les commissaires louaient un local et retenant les services d'une institutrice. Ainsi peu de jeunes se sont trouvés longtemps éloignés de l'école.

Dans les colonies fondées à partir de 1934 la question scolaire fut souvent un problème très épineux, un cauchemar même. Les ennuis venaient de trois sources principales: le grand nombre d'enfants, la pauvreté des colons et les révocations de lots successives. Palmarolle n'échappa pas à ce problème au point qu'en 1933 des résidants suggérèrent de fermer des écoles comme moyen d'alléger le fardeau des contribuables. Les dirigeants de la paroisse repoussèrent cependant l'idée. On allait trouver mieux.

Elles n'étaient pas rares les femmes de Notre-Dame qui, dans leur paroisse d'origine, avaient connu les bienfaits de la formation donnée par les religieuses. D'où l'idée germa de doter Palmarolle du même avantage. Malgré sa bonne volonté, toutefois, la commission scolaire ne pouvait songer à cette inno-

vation, d'autant moins que l'école du village ne convenait plus et que la finance manquait pour la remplacer. La Fabrique se fit une fois de plus la providence de la paroisse. La famille Boutin qui occupait la maison destinée au bedeau pouvait sans inconvénients résider sur son lot. La Fabrique consentit alors des dépenses appréciables pour rendre cette habitation convenable pour des religieuses. Elle affecta près de \$1,000 à cette fin. Et dès septembre 1936 les Sœurs de L'Assomption s'installaient dans la demeure qu'elles occupent encore. La propriété a aujourd'hui une valeur de \$4,000. Cette solution avait, entre autres avantages, celui de ne pas coûter un centin à la commission scolaire.



La superbe école du village de Palmarolle. Ce temple de l'instruction primaire honore la population de Notre-Dame.

Mais il y avait aussi l'école. Construite en bois vert 17 ans, plus tôt, cette bâtisse était devenue inhabitable, en 1941. Il fallait bâtir en neuf. Même si elle était meilleure qu'en 1936, la situation financière de la commission scolaire ne permettait pas pareille dépense. Toutes les bonnes volontés furent alors mises à contribution: les gouvernants contribuèrent pour \$8,200, les paroissiens fournirent plusieurs centaines de jours de corvée, la Fabrique donna \$800 et la commission scolaire combla la différence. En 1943 les Palmarollois avaient le bonheur de voir leur

village doté d'une école dont ils pouvaient être fiers: une école abritant une centaine d'enfants répartis dans quatre classes bien éclairées, dont trois dirigées par des religieuses et la quatrième par un instituteur; une école avec salle de récréation moderne de 60 par 20 pieds; une école avec pupitres individuels pour les élèves, avec un système de chauffage central, eau courante, eau chaude et toutes autres commodités; une école qui ne déparerait pas une paroisse urbaine. On y enseigne jusqu'à la 9e année; on aura la 10e année en septembre.

Cette maison est cependant trop spacieuse pour les besoins actuels car on ne compte qu'une soixantaine d'enfants d'âge scolaire dans le village. On ne perd pourtant pas d'espace. C'est que l'on y reçoit les enfants des bouts de rangs où il ne serait pas pratique d'ouvrir une école. Si ces élèves devaient recevoir l'instruction dans leur arrondissement, il faudrait trois maisons et autant d'institutrices additionnelles; on compte déjà six écoles dans les rangs. On a résolu le problème en transportant chaque jour les enfants au village. Il faut dire cependant que sans le curé cette politique inaugurée en 1936 serait disparue depuis belle lurette. Ainsi donc on compte une centaine d'écoliers des deux sexes à l'école du village. La construction est telle qu'elle peut être remontée d'un étage et fournir quatre classes additionnelles. Il sera donc facile de la faire répondre aux besoins futurs. Si cette addition était faite immédiatement elle permettrait de loger tous les enfants d'âge scolaire de la paroisse, à condition que l'on résolve le problème du transport. Il en résulterait une économie dans la construction et l'entretien des écoles, dans l'engagement des institutrices, etc... Il est d'autres avantages que le chanoine Halde vous exposerait volontiers car ce curé est un tenant de l'école centrale. Il estime que c'est le domaine où la centralisation est la plus admissible. Mais le projet n'est pas mûr: on ne se défait pas facilement de la tradition des écoles de rangs.

Palmarolle est en 1937 une paroisse parfaitement organisée. Il reste pourtant à ses habitants d'aborder les domaines social et économique. Les paroissiens de M. Halde connaissent bien la coopération pour l'avoir pratiquée si souvent et sur une haute échelle, mais quelques notions théoriques ne seraient pas de trop. Aussi dans l'hiver 1936-37 des citoyens à l'esprit ouvert se réunissent par petits groupes en cercles d'étude. Ils se familiarisent avec le catéchisme des caisses populaires Desjardins. Ils apprennent ainsi les nombreux avantages de la mise en commun des épargnes d'une paroisse. De ces séances d'étude sort le 6 mai 1937 la Caisse Populaire de Palmarolle avec Robert Pelletier comme gérant. Qui dira ce que ses coparoissiens doivent à Robert Pelletier, aujourd'hui inspecteur des caisses populaires de sa région! Grâce à leur coopérative d'épargne et de crédit et aux sages directives de son gérant, maints colons doivent d'avoir

pu se donner de bons bâtiments et d'avoir établi sur des bases solides leur exploitation agricole. La Caisse Populaire de Palmarolle a aujourd'hui Olivier Mercier pour gérant.

On peut affirmer que cet organisme a donné le branle à tout le mouvement coopératif qui fleurit aujourd'hui à Notre-Dame de Palmarolle. Le magasin fondé en 1942 et qui a présentement Émilien Bégin pour président et Grégoire Dubé pour gérant va très bien puisqu'il fera vraisemblablement un chiffre d'affaires de \$150,000 en 1947; il compte 160 sociétaires.

Palmarolle a de même sa beurrerie coopérative depuis deux ans. La première année, cette fabrique produisait 207,000 livres de beurre. Chaque jour elle expédie à Rouyn, Duparquet et Malartic 75 bidons de lait nature. L'industrie laitière est d'ailleurs solidement établie à Palmarolle où elle constitue l'exploitation la plus pratique avec la grande culture. Ildephonse Dallaire est président de la beurrerie coopérative et Marcel Boisclair en est le gérant. La fabrique dessert aussi les paroisses de Ste-Germaine, Saint-Laurent, Roquemaure et une partie de St-Bruno.

Palmarolle possède de plus son syndicat coopératif de travail qui est un succès. Cet hiver (1946-47) ce groupement, dont Olivier Mercier est le secrétaire, a exploité deux chantiers coopératifs au lac Granet.

La paroisse du curé Halde vise maintenant à bénéficier des bienfaits de l'électricité; aussi une coopérative de cette nature est-elle en voie de formation.

Palmarolle possède donc aujourd'hui tous les organismes qui font la gloire des vieilles paroisses les plus à la page. Elle a depuis juin 1934 son cercle de fermières; Mmes René Fontaine et Marcel Laganière sont présidente et secrétaire, respectivement, de ce groupement dont Mme Amédée Rodrigue fut la première dirigeante avec Mme Émilien Bégin comme secrétaire.

De même, existe dans la paroisse, depuis plusieurs années déjà, un cercle de l'U.C.C.; très actif, il est présidé par Stanislas Pelletier; André Mercier en est le secrétaire.

Mentionnons encore les cercles Lacordaire et Jeanne-d'Arc qui totalisent 110 membres, bien qu'ils aient été fondés il y a deux ans seulement. Les Lacordaire ont Roland Tousignant et Eugène Labonté comme président et secrétaire, respectivement, tandis que Mme Arthur Lapointe dirige les Jeanne d'Arc dont Mme Léandrus Richard est secrétaire.

Dans le domaine religieux, la Ligue du Sacré-Cœur, les Dames de Ste-Anne et la Fraternité du Tiers ordre sont aussi des groupements bien vivants.

L'histoire de Notre-Dame de Palmarolle, c'est tout cela en résumé. Nous avons cru qu'il valait la peine de mettre en lumière une si belle réussite. Sur ce coin de terre où un célibataire s'établissait en 1916 comme premier colon, vit pleinement aujourd'hui une paroisse de 1,180 âmes réparties dans 195 familles.



Le monument du Sacré-Cœur atteste, avec l'église, la foi des Palmarollois.

Cette paroisse dont le territoire comprend 265 lots n'a pas de problème d'établissement pour le temps. La plupart de ses fils, en effet, s'établissent sur place comblant ainsi les vides. Sur la dizaine de couples qui s'unissent chaque année, cinq ou six prennent feu et lieu à Palmarolle. C'est dire qu'il se fait à Notre-Dame de la colonisation de proche en proche, la meilleure formule d'établissement. Dans une dizaine d'années, à ce rythme-là, les cadres seront remplis.

Sur les 195 familles de la paroisse une trentaine vivent dans le village, du fruit de divers métiers. On y compte notamment des gérants et des commis de syndicats coopératifs, des marchands, un garagiste, un forgeron, un fabricant de portes et châssis, un creuseur de puits, un mouleur, un restaurateur. Il existe deux magasins et une épicerie en plus du comptoir coopératif.

Les Palmarollois vivent confortablement aujourd'hui, pour la plupart. Et les cultivateurs ne sont pas les paroissiens les moins prospères. Il vaut la peine de voir leurs établissements: ainsi les 75 acres de la Fabrique que le curé prenait en bois debout en 1926, la terre de Damase Bégin, et tant d'autres.

Dans tous les domaines, ne saurions-nous mieux dire pour finir, l'abbé Ephrem Halde a été pour ses paroissiens un exemple entraînant. Son labeur de curé-colon, l'orientation agricole et économique qu'il a donnée à ses gens, l'hon. Bona Dussault les a reconnus publiquement quand, en septembre 1939, il faisait le pasteur de Palmarolle commandeur de l'Ordre du Mérite Agricole. Les mérites du bâtisseur de pays, son zèle religieux à la fois pratique et conquérant, Mgr Aldée Desmarais les consacrait officiellement de son côté, en mars 1946, alors qu'il désignait le curé Halde pour être du chapitre d'Amos nouvellement créé.

En juin 1947 les paroissiens de Palmarolle ajouteront aux témoignages que leur curé a connus sans les rechercher: car ils célébreront, je présume, les noces d'argent sacerdotales du pasteur qui a fait de Notre-Dame de la Merci l'une des paroisses le plus profondément attachantes du pays de Québec.

N'avions-nous pas raison de proclamer merveilleuse l'histoire de ce joyau du royaume abitibien! Et pourtant, ni le curé ni les paroissiens de Palmarolle n'étaient des surhommes. C'étaient uniquement des Canadiens qui voulaient vivre et grandir. Et quand un Canadien a la foi, quand il veut réellement, aucune tâche n'est pour lui trop grande, aucune entreprise n'est irréalisable. Alors ce Canadien-là fait des merveilles. C'est, on l'admettra volontiers, exactement ce qui s'est produit « Hier à Palmarolle ».



Aide-Mémoire pour l'aspirant-colon

Puisque cette brochure est destinée avant tout à activer le recrutement en faveur des pays neufs, on trouvera normal qu'elle contienne des données sur la politique de colonisation actuellement en vigueur.

Les pionniers de Palmarolle se sont établis, pour la plupart, ainsi que le lecteur l'a constaté, alors qu'il n'existait pas, à toutes fins pratiques, de politique de colonisation. Mais tel n'est plus le cas aujourd'hui. Les tentatives qui se sont succédé depuis 1934 ont eu leur heureux complément en 1945 alors que l'hon. M. J.-D. Bégin faisait voter par les Chambres un budget spécial de seize millions de dollars pour fins d'établissement, puis le 1er avril 1946 quand commença d'être appliquée une politique généreuse contenant le meilleur des systèmes antérieurs qu'elle unifiait et auquel on avait ajouté pour parer aux besoins nouveaux.

Avant de résumer cette politique on nous permettra de transcrire ici les impressions d'un homme qui est bien placé pour savoir ce qu'il en retourne en fait de colonisation. M. André Saint-Germain, chef de district à La Sarre pour l'Abitibi-Ouest (M. Georges Duchemin remplit la même fonction à Amos pour l'Abitibi-Est) nous confie ce qui suit: « Le travail et l'économie (qui comporte la sobriété) sont les deux qualités essentielles au colon. Dans les conditions anormales que nous traversons le défricheur peut réussir sans elles, mais ça n'aura qu'un temps. En Abitibi-Ouest, pour ne nommer que la région sous ma juridiction, il existe de très beaux lots et absolument propres à la culture. Ils n'attendent que des bras qualifiés. On ne doit pas s'attendre toutefois de trouver partout des lots entièrement boisés. Mon expérience acquise ici me permet de dire que trop de détenteurs de lots s'intéressent pardessus tout au bois, pas pour l'utilité qu'ils en pourraient tirer pour l'amélioration de leur exploitation, mais pour toutes autres fins. Or ils ne sont pas rares les colons qui on réussi merveilleusement en dépit de l'absence de bois sur leur lot. C'est que ces défricheurs se sont employés davantage à pousser leur exploitation agricole.»

« Je pourrais par exemple, poursuit M. Saint-Germain, vous citer le cas de deux colons de Desmeloizes. Détenteurs de trois lots, ils ont chacun au delà de cent acres en culture bien qu'ils ne soient établis que depuis 1938. Le premier possède un troupeau de 20 vaches tandis que le second en a 18. Tous deux vendent leur lait à Normetal et l'un d'eux se faisait l'été dernier un revenu mensuel moyen de \$700. Et ces colons sont à la tête d'une grosse famille.»

Le chef de district de l'Abitibi-Ouest est à même de constater que la nouvelle politique de colonisation prouve déjà son efficacité.

Or qu'est-ce donc que donne en fait au défricheur cette politique instaurée par l'hon. M. Bégin? Voici en résumé:

Le colon bénéficie aujourd'hui de concours divers qui s'évaluent au bas mot à \$3,225 répartis comme suit: \$975 en primes d'installation: \$1,200 en primes statutaires, et \$1,050 en crédits d'organisation agricole. Ces postes généraux se décomposent de la façon suivante: primes d'installation: \$80 en moyenne pour le transport des colons éloignés et de leurs biens meubles, \$180 en allocations de \$12 à \$15, \$425 pour construction d'une maison de 20' x 24', \$40 pour aménagement du jardin, \$150 pour construction d'une grange-étable de 32x45', \$100 en moyenne pour forage de puits artésien; primes statutaires: \$600 pour 40 acres de défrichement à \$15 et \$600 pour 30 acres de labour à \$20; crédits d'organisation agricole: \$450, ou \$30 l'acre pour les 15 premières acres défrichées et \$600, ou \$20 l'acre pour les 30 premières acres labourées.

Nous précisons que le colon détermine lui-même par son travail le montant dont il disposera pour son organisation agricole. Le ministère tient compte, bien entendu, dans la distribution des crédits, du degré d'avancement du lot à l'arrivée du détenteur de permis et des octrois déjà versés.

Mais ce montant éventuel de \$3,225 n'est pas le seul argent dont bénéficie le colon. On calcule en effet qu'il en coûte \$3,000 à la Province pour doter de la voirie chaque établissement. Le ministère verse de plus un montant évalué à \$100 en graines de semence, amendements calcaires, octroi pour achat d'animuax, aide en cas de nécessité, etc.

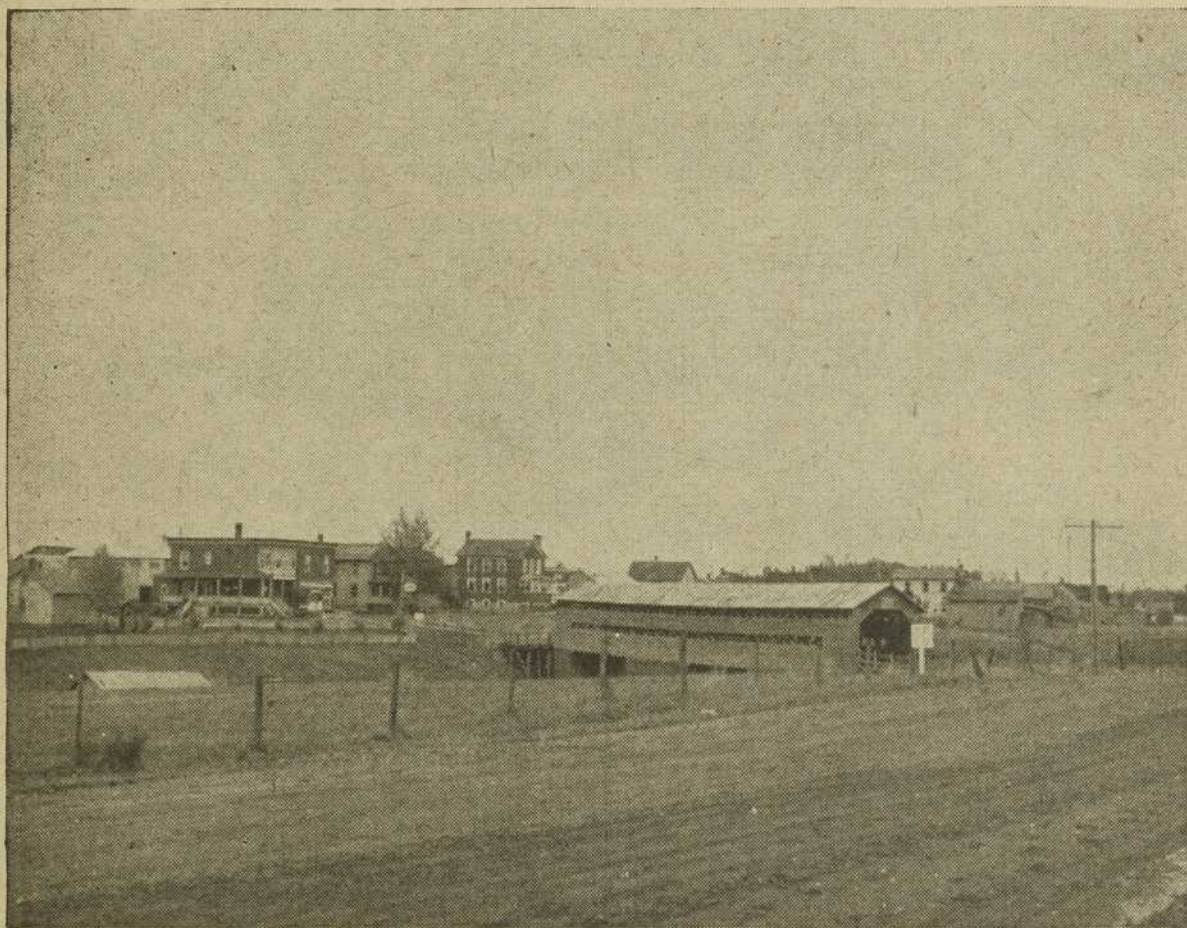
Enfin le ministère de la Santé et le département de l'Instruction publique dépensent de leur côté un montant évalué à \$500 par colon, pour le maintien d'infirmières dans les colonies, pour l'ouverture et le maintien d'écoles de même que pour l'engagement d'institutrices.

Voilà certes une aide généreuse. Il faut encore ajouter le concours que l'Etat apporte au défricheur en le faisant bénéficier des avantages de la motorisation sous toutes ses formes.

N'avons-nous pas raison de dire que cette politique met à la portée du colon qui veut toutes les chances de réussite?

Que faut-il maintenant pour se voir octroyer un lot par le ministère de la Colonisation (lot de 100 acres à 30 centins l'acre)? Les règlements établis sont les suivants: 1° être sujet canadien et avoir eu son domicile dans la province durant les cinq années

précédant la demande d'établissement; 2° soumettre sa demande au Service de l'Établissement, ministère de la Colonisation, Hôtel du Gouvernement, Québec; 3° Être accepté par la Société de Colonisation de son diocèse; 4° l'aspirant qui est marié doit fournir sur demande son certificat de mariage; 5° avoir une connaissance pratique de l'agriculture; 6° jouir d'une bonne santé, être bon travailleur, honnête et économe; 7° acquérir, par billet de location, un lot d'une superficie jugée suffisante par le ministère de la Colonisation, pour constituer un établissement agricole viable.



Une partie du village de Palmarolle avec le pont couvert construit en 1923.

Nous avons pensé enfin que les nôtres qui sont épris du désir d'agrandir notre domaine agricole aimeraient trouver dans cette brochure la manière de réaliser leur généreux dessein.

D'abord, dans chaque diocèse de la province on trouve un missionnaire-colonisateur attitré. Pour Québec, par exemple, c'est l'abbé Ernest Arsenault, dont le bureau est dans l'édifice de *L'Action Catholique*, à 3, boulevard Charest. Le missionnaire-colonisateur est très bien placé pour donner tous renseignements,

surtout s'il s'agit d'établissement au loin. En s'adressant à lui, on évite une série de démarches pour aboutir au même point.

Pour ce qui est de l'établissement au proche (v. g.: un fils de cultivateur d'une vieille paroisse désireux de s'établir sur un lot dans les limites paroissiales), il est préférable de communiquer avec le comité local d'établissement composé du curé et de trois ou quatre paroissiens. Ce comité possède les formules et les renseignements voulus et il est en mesure de diriger profitablement l'aspirant-colon.

Établissons tout de suite cependant que ni le missionnaire ni le comité paroissial n'attribuent les lots aux colons. Cette tâche relève uniquement du Service de l'Établissement au ministère de la Colonisation. C'est cet organisme qui décide en dernier ressort si tel lot ira à tel aspirant.

Un jeune homme ou un père de famille veut donc s'établir en pays neuf. Il s'amène au bureau du missionnaire-colonisateur, ou ailleurs s'il s'est entendu avec lui au préalable. Observons en passant qu'une visite sera toujours préférable à une lettre car le missionnaire ne peut inclure dans quelques lignes tous les renseignements qu'il aurait à donner.

Le missionnaire reçoit donc son homme et le renseigne d'abord sur la politique du ministère de la Colonisation, dont il fait voir tous les avantages. Il lui fait part ensuite des possibilités d'établissement au loin. Cela fait, lorsque le candidat paraît sérieux et apte à la tâche à laquelle il aspire, le missionnaire lui fait remplir la formule dite « demande d'établissement ». Quand la formule est remplie, le missionnaire indique au candidat les contrées les plus avantageuses en pays de colonisation et lui conseille d'aller voir sur place. Il lui fait même obtenir un billet de chemin de fer à prix réduit (billet de colon). Le ministère de la Colonisation et la Fédération des Sociétés de Colonisation ont en Abitibi par exemple des hommes dont la fonction est de guider les aspirants-colons qui y vont visiter des établissements possibles. Le missionnaire avise ce guide que Monsieur X sera dans son territoire à telle date. Le candidat s'y rend et choisit son lot.

A son retour l'aspirant qui a trouvé un coin à sa convenance, revient voir le missionnaire et celui-ci communique avec le ministère de la Colonisation pour faciliter la procédure en vue de l'obtention du lot désiré. Il s'occupe même d'organiser le transport du colon, de sa famille et de son ménage, en coopération avec le ministère de la Colonisation qui paie ces dépenses quand il y a lieu.

Entretemps le missionnaire fait une enquête dans le milieu du candidat afin de se rendre compte s'il est réellement apte à

devenir colon. Cette enquête n'est en rien une forme d'inquisition: elle est conduite uniquement dans le but de protéger le futur colon afin de ne point l'exposer à se lancer dans une aventure coûteuse pour lui et pour l'État, aventure qui ne manquerait pas de lui faire prendre en aversion la belle œuvre de la colonisation.

L'hon. M. Bégin a proclamé qu'il voulait faire de la colonisation une œuvre permanente. Cette fin, on l'obtiendra notamment par un choix judicieux des futurs colons. Il vaut la peine que l'on y voit puisque de ce choix dépend la sécurité même du défricheur.

La politique de colonisation s'étend aux anciens combattants. L'hon. M. Bégin a conclu à cette fin une entente avec le gouvernement fédéral. Les anciens militaires désireux de prendre un lot n'ont qu'à se renseigner d'abord auprès du « service des vétérans » afin de connaître les avantages auxquels ils ont droit, par exemple les crédits qui leur reviennent. Ensuite, ils n'auront qu'à suivre la filière indiquée plus haut: le missionnaire-colonisateur fera pour eux comme pour les autres aspirants.

Et voilà ! Nous souhaitons très bonne chance aux défricheurs du sol québécois. Les nôtres sont courageux. Des milliers de bons lots attendent qu'ils se décident de poursuivre le grand œuvre de l'agrandissement de notre domaine agricole.



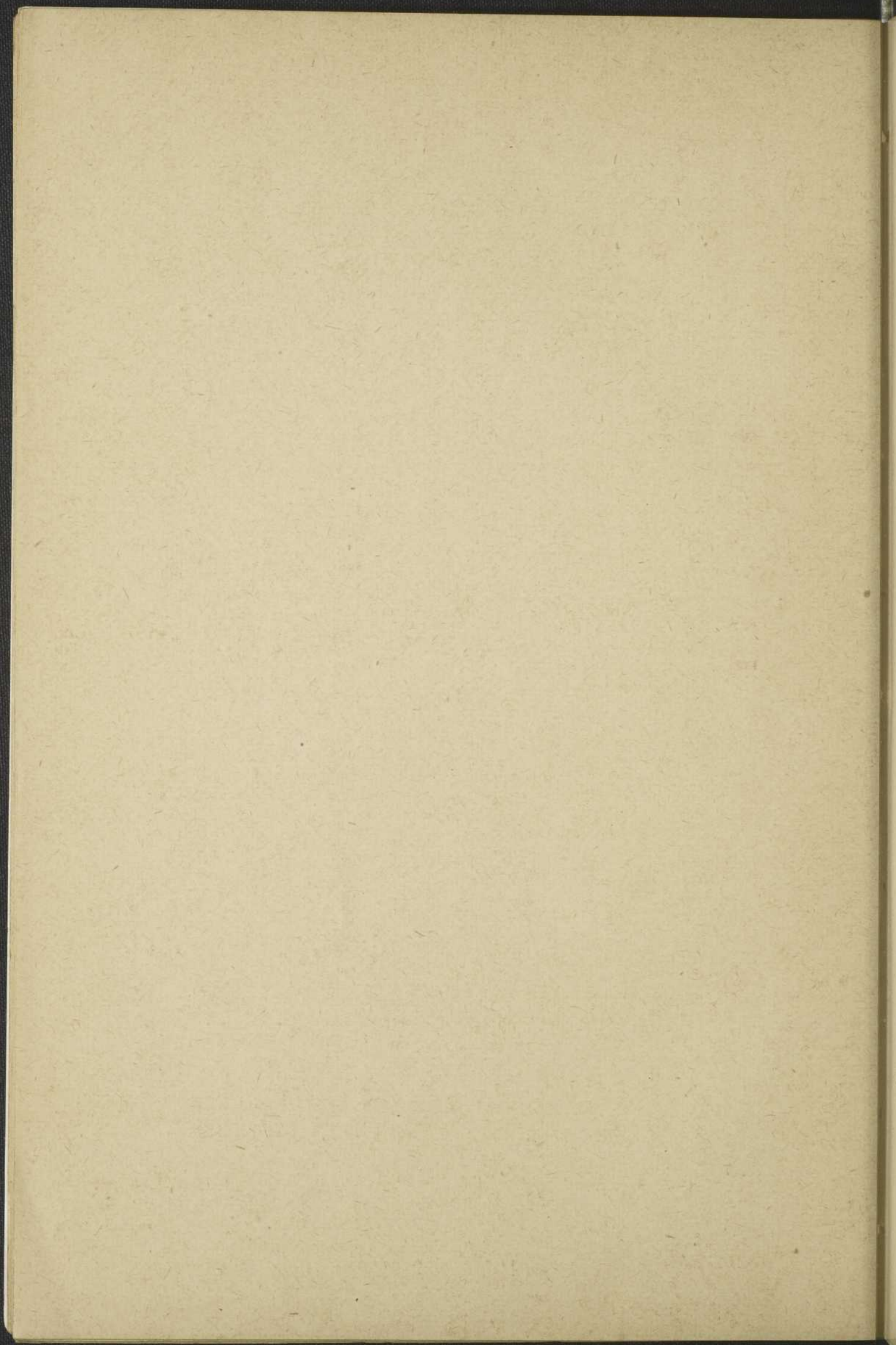
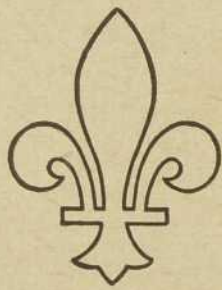
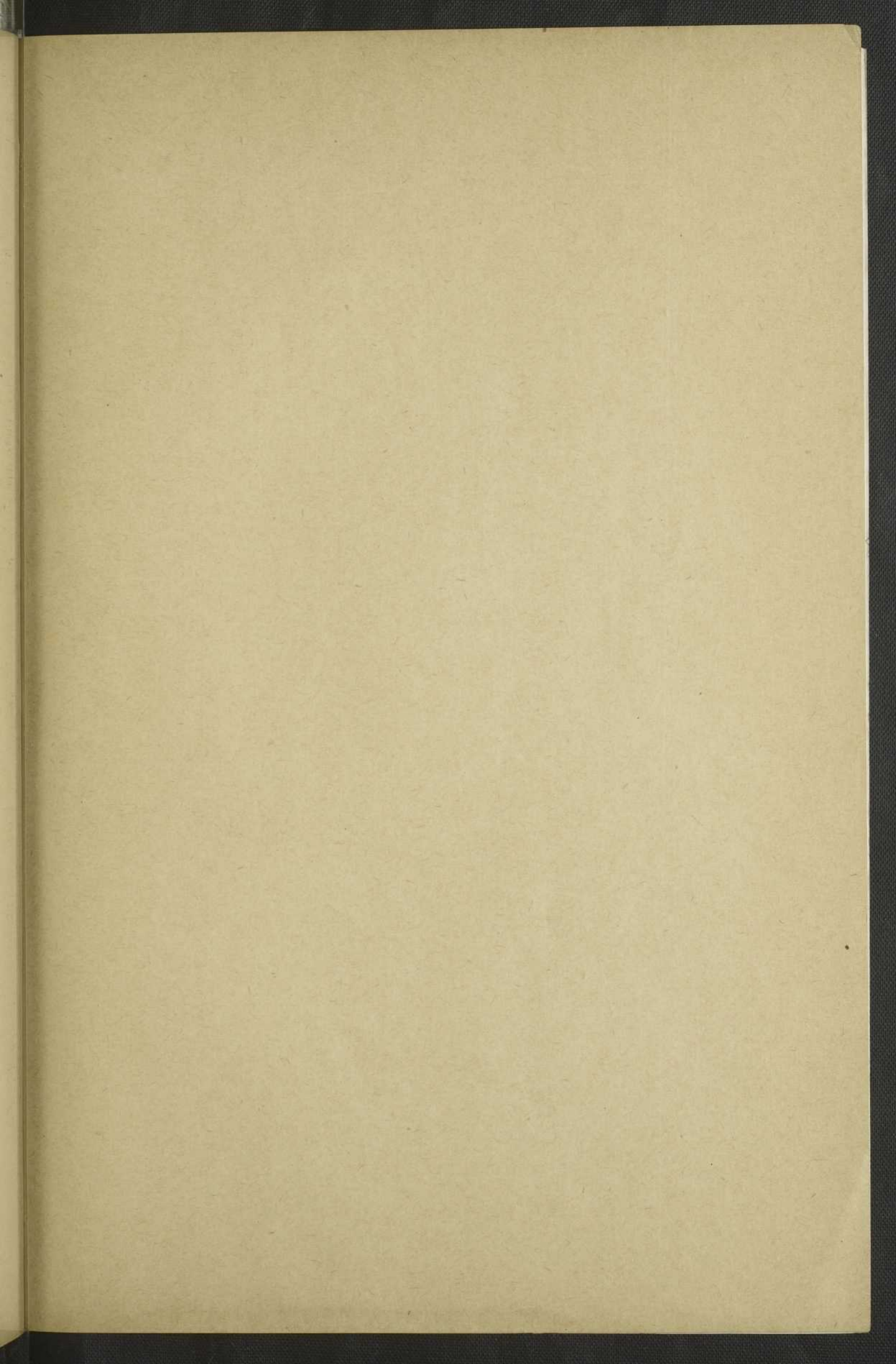


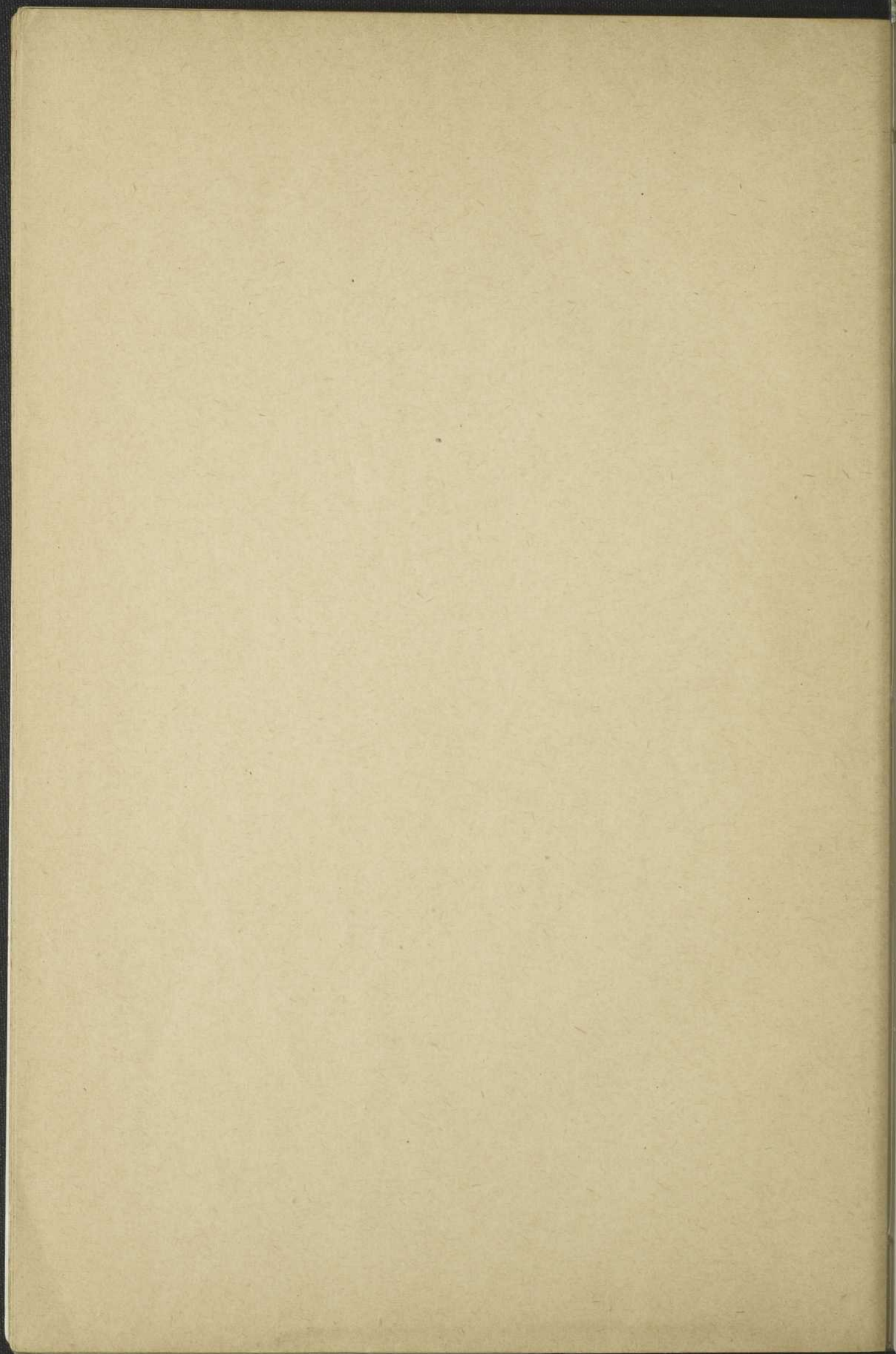
Table des matières

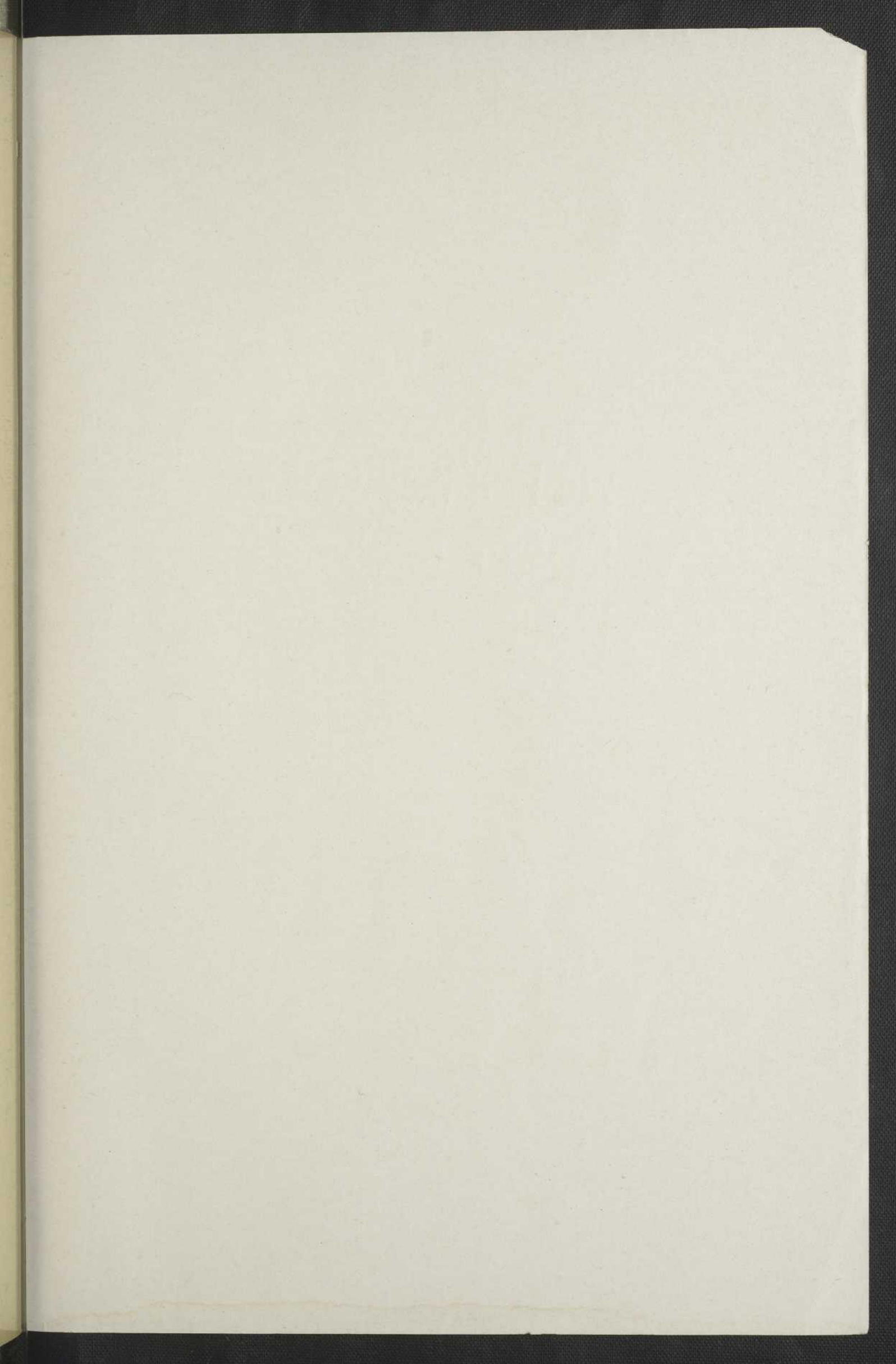
	PAGES
Introduction	5
Du colon au cultivateur prospère	7
Les débuts d'une épopée	15
Le bon Dieu sous ses étoiles	21
L'instruction et la vie paroissiale	27
Tant de progrès et pas de dettes!	37
La coopération et tout est complet	45
Aide-Mémoire pour l'aspirant-colon	51











BNQ



000 160 194